

GÉOGRAPHIE ANCIENNE DE L'ALGÉRIE



LES PREMIERS

ROYAUMES BERBÈRES

ET LA

GUERRE DE JUGURTHA

PAR

LE COMMANDANT RINN

ANCIEN CHEF DU SERVICE CENTRAL DES AFFAIRES INDIGÈNES

CONSEILLER DE GOUVERNEMENT



ALGER

ADOLPHE JOURDAN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

IMPRIMEUR-LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE

—
1885

EXTRAIT DES PUBLICATIONS DE LA *REVUE AFRICAINE*
Bulletin de la Société historique Algérienne

GÉOGRAPHIE ANCIENNE DE L'ALGÉRIE



LES PREMIERS

ROYAUMES BERBÈRES

ET LA

GUERRE DE JUGURTHA

PAR

10022916

LE COMMANDANT RINN

ANCIEN CHEF DU SERVICE CENTRAL DES AFFAIRES INDIGÈNES
CONSEILLER DE GOUVERNEMENT



ALGER

ADOLPHE JOURDAN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

IMPRIMEUR-LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE



1885



GÉOGRAPHIE ANCIENNE DE L'ALGÉRIE

LES PREMIERS ROYAUMES BERBÈRES

ET

LA GUERRE DE JUGURTHA

Cette étude était écrite, avant la publication, dans le bulletin de la *Correspondance africaine*, de l'article de M. de la Blanchère, intitulé « la Molochat » (1884). Mon intention était de ne la donner à la *Revue africaine* qu'après avoir eu l'occasion de faire, à Krenchela, un nouveau voyage spécialement consacré à une exploration des environs.

L'insertion de l'article de mon collègue, M. Tauxier, m'a déterminé à faire paraître plus tôt ce travail qui donne, sur ce sujet, des aperçus assez différents de ceux déjà parus. Est-ce à dire que je veuille démontrer qu'il n'y a pas eu une Moloka pouvant être identifiée avec la Moulouïa ou avec l'oued Mokta ? Nullement ; il y a eu autant de *Moloka* dans l'antiquité qu'il y a aujourd'hui d'*oued El-Kebir* et c'est là précisément la cause des confusions et contradictions des anciens auteurs. Mais ces *Moloka* occidentales ne sont pas, à mon avis, la *Moloka* de Salluste.

La plupart des géographes ou historiens modernes qui ont eu à parler de l'Afrique ancienne ont identifié jusqu'ici la *Moulouka* avec la *Moulouïa* actuelle ; et, donnant cette dernière rivière comme limite occidentale des États de Sifaks, ils ont identifié : *Siga*, première

capitale de ce prince, avec la *Siga* carthaginoise, puis Municipie romain, situé dans la province d'Oran, en face l'île de Rachgoun, près l'embouchure de la Tafna, au lieu dit Takembrit.

Cette opinion, déjà émise au siècle dernier par le savant voyageur anglais Schaw, a été, depuis, examinée, discutée et même combattue, sans que cependant on soit arrivé à une conclusion tout à fait probante (1).

Cette incertitude vient de ce que, au lieu de chercher les preuves dans l'étude même du terrain et dans celle de l'histoire, on est allé les demander aux textes incorrects et contradictoires des géographes grecs ou latins.

C'était oublier que ces géographes n'avaient pas été en situation de contrôler les renseignements qu'ils avaient consignés, en d'indigestes compilations, sur une contrée qu'ils n'avaient pas vue, et dont ils ignoraient le premier mot. De là, chez eux, ces noms berbères défigurés ou mal traduits, ces confusions si nombreuses à propos des dénominations homophones de lieux différents, comme aussi à propos des appellations multiples d'un même endroit.

Dans leur ignorance, ils n'ont même pas su comprendre les historiens les plus clairs et les plus précis, et leur géographie fantaisiste ou erronée, loin d'aider à l'intelligence des textes historiques, ne fait que les obscurcir et les dénaturer.

Par contre, depuis 55 ans que nous occupons l'Algérie, nous avons recueilli assez de données linguistiques et autres pour pouvoir appliquer, avec certitude, sur le terrain, les récits des historiens anciens; aussi bien ceux de Salluste et de Procope qui *ont vu* le pays, que ceux

(1) Voir bulletin de la *Correspondance africaine*, 1884, fascicule 2, un article de M. de la Blanchère, intitulé « Malva, Mulucha, Molochath; »

Revue africaine, n° 169, janvier-février 1885, un autre article de notre collègue, M. Tauxier, qui identifie la Moloka avec la Makta.

de Tite-Live ou de Tacite qui ont toujours apporté, dans le choix des matériaux par eux employés, un esprit de critique et un discernement dont manquent trop souvent les géographes grecs ou latins, du moins en ce qui concerne l'Afrique (1).

Nous allons essayer de prouver ce que nous avançons en recherchant la situation de la Moloka et de Siga. Pour cela, nous reprendrons d'abord, en le résumant, le texte même de Salluste, et nous appuierons nos conclusions de discussions faisant ressortir la signification et la valeur réelle des dénominations ethniques ou géographiques employées. Ces dénominations ont en effet été, jusqu'ici, assez mal dégagées parce qu'on a voulu expliquer par le latin, le grec, l'hébreu ou le punique, des appellations que, seule, la langue berbère pouvait aider à élucider.

I

LES EXPÉDITIONS MILITAIRES CONTRE JUGURTHA D'APRÈS SALLUSTE

C'est avec raison que les Anciens comptaient Salluste parmi leurs quatre grands historiens et que Tacite le citait comme un maître. Le récit de la guerre de Jugurtha est conçu et exposé d'une façon réellement supérieure, et on ne sait ce qu'il faut le plus admirer de la forme ou du fond.

Familiarisé avec la géographie de la Numidie qu'il a parcourue comme lieutenant de César avant de l'admi-

(1) Il y a même plus, dans bien des cas, la connaissance du pays rapprochée des textes des historiens et des indications de la linguistique permet de retrouver la cause première des erreurs des géographes.

nistrer comme gouverneur, Salluste parle des hommes et des lieux avec une indiscutable compétence. D'ailleurs, admirablement doué comme écrivain, il sait toujours rester clair, précis et complet malgré la concision voulue de certains passages. Très explicite dans ses aperçus philosophiques ou politiques, comme aussi dans les détails topographiques ou militaires nécessaires à l'intelligence des événements ou à la mise en relief de ses personnages, il reste cependant toujours préoccupé de ne pas allourdir son récit. Aussi passe-t-il rapidement sur les menus faits de guerre qui n'amènent aucun changement appréciable dans la situation des belligérants.

C'est en effet ainsi qu'il faut raconter la guerre d'Afrique qui, depuis des siècles, est restée la même. De petits combats incessants, des alertes, des surprises, des *razzia*, des pointes audacieuses, des épisodes glorieux et brillants qui font grand bruit, puis, en même temps, plus effacée, mais faisant une besogne non moins utile et quelquefois plus durable, « *la colonne* » qui pèse sur le pays, force les indécis à se prononcer, chasse les récalcitrants, prend des otages, lève des goums, perçoit des contributions, procure des vivres, des moyens de transports, etc. Ces périodes « *où l'on fait colonne* » ne se racontent pas en détail, pas plus aujourd'hui qu'au temps de Salluste : l'historien ne peut y consacrer que quelques mots qui souvent résument des mois entiers de fatigues pour le soldat, et d'habile direction de la part du général.

Salluste, dans plusieurs passages (1), a dit, en fort bons termes, ce qu'est cette guerre ; mais il s'est bien gardé de faire l'énumération de toutes les marches et contre-marches auxquelles se livrèrent les Romains : cela eût été sans intérêt pour les lecteurs.

(1) Jugurtha XX — XXXVI — LIV — LV — LXXXVIII — LXXXIX, etc.

Cette brièveté, pleine de tact, lui a été reprochée par ceux qui, ne connaissant pas l'Algérie, n'ont pu comprendre l'économie générale de la lutte engagée contre Jugurtha ; mais, celui qui a suivi de près nos colonnes opérant en Tunisie et dans la province de Constantine, lira toujours couramment dans Salluste et n'y trouvera aucun passage obscur.

Une courte analyse des faits militaires de la guerre de Jugurtha va nous en fournir la preuve.

An 110 av. J.-C., 1^{re} expédition (1) (BASSE MEDJERDA). — Le consul Calpurnius Bestia amène, en Ifrikia, par Rhege et la Sicile, les troupes composant la 1^{re} expédition. « Ses subsistances assurées, il entre brusquement » en Numidie, enlève de vive force quelques villes et » fait de nombreux prisonniers. » Mais il ne va pas plus loin, car c'est à VACCA (*Beja*) qu'il termine sa campagne et que, par un infâme marché, il vend la paix à Jugurtha.

An 110 av. J.-C., 2^e expédition, TUNISIE CENTRALE (SBEITLA) (2). — Le consul Albinus part avec beaucoup d'entrain, décidé à en finir, avant les comices, par n'importe quel moyen. Il essaie tout d'abord des négociations, mais Jugurtha « se joue de lui, ajournant tantôt » la guerre, tantôt la paix. » Albinus rentre à Rome *sans avoir rien fait*. Son frère Aulus, propréteur, prend le commandement, reste assez longtemps dans l'inaction, puis « part en expédition au mois de janvier et, *après de* » *longues marches*, par un rude hiver, arrive à SVTVL » (*Sbeitla*) (3) où étaient *les trésors du roi*. » Il en fait

(1) Chap. XXVIII et XXIX.

(2) Chap. XXXVI à XXXIX inclus.

(3) *Sutul* ou *Suthul* doit être une leçon vicieuse : Salluste qui emploie volontiers V pour B (Vacca pour Baga), a bien pu écrire svrvl. Mais ici c'est le V consonne et non la voyelle ou, ou u. Peut-être, pour se

le siège en règle ; mais Jugurtha, par ses manœuvres, promesses et pourparlers, « le décide à quitter Svitul » l'entraîne en rase campagne, le surprend la nuit et lui fait subir une honteuse capitulation aux termes de laquelle « Aulus et son armée, après être passés sous le » joug, doivent évacuer la Numidie *sous dix jours.* » [Il y a officiellement 13 étapes et 280 kilomètres de Tunis à Sbeïtla par Kairouan et Gilma, c'est-à-dire par une route découverte, qui est plus facile en temps ordinaire ; mais, qui en hiver, traverse « des plaines fangeuses que les pluies convertissent en marais, » spécialement aux abords de Kairouan, Gilma et Sbeïtla. La distance de 280 kilomètres de Tunis, soit 240 de la frontière romaine, voisine de Zaghouan, montre que le délai de 10 jours pour faire sortir, de Numidie, ces troupes harassées, était bien calculé et permet d'apprécier ce que Salluste entend par ses longues routes « *magnis itineribus.* »]

An 109 av. J.-C., 3^e expédition, BASSIN DE LA MEDJERDA (METVL et ZAMA) (1). — Le consul Metellus prend le commandement. Il déploie une grande sollicitude pour le recrutement de son armée et pour ses préparatifs avant le départ d'Apulée. Dès son arrivée en Ifrika, il consacre un certain temps à rétablir la discipline et à remettre ses troupes en main par des manœuvres, des marches et des travaux de campements. Après quoi, il éconduit

rapprocher davantage de la forme berbère $\parallel + \square \square = \text{SBTL}$, a-t-il intentionnellement omis la voyelle entre V et T, peut-être est-ce un lapsus de copiste. En tous cas, l'identification de la *Sbeïtla* ou la *Sbitla* moderne avec la *SUFFETULA* romaine, écrit aussi *SFETULA* et la *SBITVL*, *SVITVL*, *SVTVL* de Jugurtha est incontestable. Paul Orose (V. 15), avait dit que Sutul était près Ghelma (Guelma) (départ. de Constantine), ce qui égara longtemps les recherches : il fallait lire près Ghilma (29 k.) en Tunisie. — Voir, sur les opérations militaires autour de Sutul, la *Guerre de surprises et d'embuscades*, par le capitaine Quinteau, t. 1, p. 14 et 15.

(1) Chap. XLIII à LXI.

les envoyés de Jugurtha et « *entre en Numidie.* » Il s'empare de *Vacca* dont il fait sa *base d'opération et de ravitaillement*. C'est de là qu'il opère marchant vers le Sud pour arriver à livrer, sur les bords du *Mutul*, la grande bataille, à la description de laquelle Salluste consacre plusieurs chapitres d'une précision telle qu'il est facile de tracer le plan de ce combat. Le *résultat* de ce succès est la soumission volontaire de la ville de *Sikka* (*Veneria*), LE KEF. [Ce qui fixe *absolument* le *Mutul* dans la région entre Beja et Le Kef (1).]

Après avoir donné quatre jours de repos à ses troupes, Metellus, sachant que Jugurtha « retiré dans des lieux boisés [Bois du Tella Siliana] et fortifiés par la nature, lève une armée... et va commencer une guerre où toutes les opérations dépendront du caprice des ennemis, » [ne se laisse pas entraîner à une poursuite imprudente, mais] « *se décide à éviter les engagements et les batailles rangées ;* » [il va sans doute prendre possession de *Sikka*] et se dirige vers les plus riches cantons de la Numidie (*loca opulentissima*), [c'est-à-dire retourne vers sa base d'opération, Beja, à travers la Dakhela en faisant colonne], pesant sur le pays et « *plaçant des garnisons* » partout où il le juge nécessaire. »

[Ses derrières étant bien assurés], *Sikka est devenu sa nouvelle base d'opération et de ravitaillement*. C'est de là qu'il part pour marcher sur *Zama* (Djama), « ville considérable, boulevard du royaume, admirablement

(1) M. Tissot (*Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*), croit que c'est l'oued Melleg ; d'autres opinent pour la Siliana. Nous pensons que c'est plutôt l'oued Khaled qui suit une des routes militaires les plus pratiquées de Beja au Kef. Le nom de *Mutul* qui est en berbère « *celui de la colline,* » est trop vague pour ne pas convenir à plusieurs rivières, et la topographie du champ de bataille « une colline formant éperon à la chaîne de montagne parallèle à la rivière, » est commune à plusieurs points. Si nous penchons pour l'oued Khaled, c'est qu'il nous semble que la marche de Metellus vers le Sud devait avoir pour objectif de menacer *Zama* « boulevard du royaume » et que la route de l'oued Khaled se bifurque sur *Zama* et sur Le Kef.

fortifiée ; » le siège traîne en longueur, Marius, envoyé en ravitaillement à Sikka, a, aux portes mêmes de la ville, un engagement sérieux avec Jugurtha qui, bientôt après, attaque vigoureusement le camp des Romains assié-geant Zama. Marius dégage l'armée ; on se bat deux jours, après quoi Metellus « s'aperçoit que son entreprise est » manquée et qu'il ne peut prendre la ville... il lève le » siège, place [ou renforce] les garnisons dans les villes » nouvellement soumises et conduit le reste de son » armée prendre ses quartiers d'hiver dans la partie de » la province romaine voisine de la Numidie (1). » Il réside à Tisidium (Medjez-el-Bab) (2), où il essaie en vain d'amener Jugurtha à capituler.

AN 108 AV. J.-C., 4^e CAMPAGNE, TUNISIE MÉRIDIONALE, *expédition de THALA (FERIANA), OCCUPATION DE KIRTA.* — « Le Sénat, dans le partage des provinces, a » assigné la Numidie à Metellus, » [proconsul de droit, comme consul sortant.] Marius a commencé, à Utique, ses intrigues en vue de sa candidature au consulat, quand soudain la ville de Vacca, soudoyée par Jugurtha, se révolte. Une forte marche de nuit y amène Metellus qui châtie les coupables ; mais il ne quitte pas ses quartiers d'hiver étroitement surveillés (en apparence du moins) par un lieutenant de Jugurtha, Nabdalsa qui, en réalité, conspire contre son chef au profit des Romains. La découverte de ce complot amène, de la part du roi numide, des exécutions barbares à la suite desquelles bon nombre de ses partisans « se réfugient, partie chez les Ro- » mains, partie chez Bocchus, » [ce qui semble prouver que les États du roi maure n'étaient pas loin.]

Metellus, sachant Jugurtha inquiet et mal secondé,

(1) Chap. LXII — LXIII — LXVI à LXIX.

(2) *Medjez-el-Bab*, en arabe, est le gué, le passage de la porte ; en berbère, *Tizi-Adim*, est le col, le passage de la fissure, de l'endroit laissant fuir l'eau.

paraît tout à coup avec son armée [au printemps de 108] et remporte un brillant succès à la suite duquel le roi prend la fuite vers *Thala* (*Thelepte*, MEDINA-EL-KEDIMA, près FERIANA). Le consul reçoit la soumission des cantons voisins qui bientôt vont lui fournir des prestations pour son équipage d'eau [ce qui place le lieu de la déroute de Jugurtha au sud de Kef.] Informé que cette grande et opulente ville de Tala contenait « tous les trésors » et la *zmala* du roi et de ses fils, Metellus, « affrontant toutes » les difficultés et résolu à vaincre la nature même, » marche sur Tala-Ibta (1) avec seulement 10 jours de blé, et ayant tout préparé pour son approvisionnement d'eau à la rivière [oued Ed-Derb ou oued El-Hatob, alors dite *Tana*.] « distante de 50 milles » (72 kilom.) (2) de cette ville, et dernier point d'eau sur sa route, [car on était en été.] « Au grand étonnement de Jugurtha qui, avec les » habitants de la ville, croyait la ville protégée par la » difficulté d'en approcher » [en été.] Metellus, « faisant » céder les lieux et la saison à son habileté, » arrive dans de bonnes conditions, et, « après 40 jours de combats et » d'un siège pénible, » s'empare du corps de la place dévastée.

Cependant Jugurtha, qui a pu fuir à temps avec sa *zmala*, est à bout de ressources, [il fait alors ce que, depuis des siècles, ont fait et font encore tous les insurgés d'Algérie, il s'enfonce droit au Sud, dans le Sahara, en passant à Gafsa où il laisse sa *zmala* ;] « il va ainsi chez les

(1) *Tala* signifiant *fontaine* en berbère, il est probable que *Telepte* est la contraction de ce nom avec un qualificatif ou déterminatif : *epta* ou *ebta* ; *ebta* a les sens suivants : disparition, dispersion, séparation, perte, chargement pour le départ, coupure, fente, etc. ; on peut encore avoir : *b*, étant la particule du génitif, *Tala-b-ata*, la fontaine d'en bas, la fontaine de l'oubli ; *Tala-b-Taïa*, la fontaine de la tante, de l'esclave affranchie servant de mère, etc. ; de la déesse, *Taïa*. Puis aussi *Tala-Afat*, la fontaine de la nappe, la fontaine de la lueur, car *p* = *f* ou *b*.

(2) Cette distance est d'une exactitude mathématique.

» l'ennemi, » après quoi, [à la fin de sa colonne, chargé de butin,] il installe « son dépôt de vivres et d'argent » à *Laris*, près Sikka.

B. — 5^e CAMPAGNE (*suite*), EXPÉDITION DE GAFSA (1). — On est à l'été de l'an 107, Jugurtha ne paraît pas. Il n'a plus de Numides avec lui et il ne peut entraîner les Gétules dont les rezzou ont échoué. Il est loin et « occupé d'autres affaires » que de défendre ses villes contre les Romains. D'un autre côté, Marius qui, jadis, s'est vanté (2) publiquement, à Ulique, « d'arriver, en peu de » jours avec seulement la moitié de l'armée, à tenir » Jugurtha chargé de fers. » Marius, dis-je, a hâte de frapper un grand coup. Il rêve de « faire pâlir la gloire » que Metellus a retiré de la prise de Tala, » et organise son expédition de Capsa (*Gafsa*). « Il part de Sikka à » *la fin de l'été* ; après *s'être rendu compte de tout et* » *comptant sur l'assistance des Dieux, car la prudence* » *humaine ne pouvait parer à de telles difficultés.* »

« *Six étapes* » l'amènent de Laris (oued Lorbeus) à la rivière de Tana [qui est, l'oued Ed-Derb, l'oued El-Hatob déjà connu par Metellus.] « *Trois marches de nuit* » l'amènent à Capsa, et au matin il surprend et enlève les habitants sortis de la ville qui, alors, se rend. [Ces neuf étapes représentent 220 kilomètres environ,] et « *après une entreprise aussi considérable*, achevée sans » la moindre perte pour les siens, Marius, déjà grand et » illustre, parut encore plus grand et plus illustre... Ses » soldats le portaient aux nues, les Numides le redou- » taient comme un être au-dessus de l'humanité ; tous, » alliés ou ennemis, lui attribuaient une intelligence » divine, etc. »

C. — 5^e CAMPAGNE (*suite*), 107 av. J.-C., EXPÉDITION

(1) Chap. LXXXIX à XCII.

(2) Chap. LXIV.

DE LA MOLOKA (1). — COMBATS SUR LA ROUTE DE LA MOLOKA A CONSTANTINE. — Capsa détruite, Marius soumet ou détruit les villes des environs « dont plusieurs, » intimidées par l'exemple de Capsa, ont été abandonnées ou se rendent sans combat. » Il se rapproche alors forcément de sa base d'opérations, ou tout au moins de l'oued El-Hatob, où il a « installé un camp » légèrement fortifié. » Après quoi, il « forme un nouveau projet dont l'exécution, SANS PRÉSENTER LES » MÊMES OBSTACLES QUE CAPSA, n'était guère moins » difficile. Non loin du fleuve Moloka limite entre les » États de Jugurtha et de Bocchus, dans un terrain d'ailleurs facile (*inter ceteram planitiem*) s'élevait une » montagne de roche d'une hauteur prodigieuse, couronnée par un fort de médiocre grandeur, où l'on » n'arrivait que par un seul sentier très étroit..., bordé » de précipices des deux côtés ;... il renfermait une » source d'eau vive ;... suffisamment pourvu d'hommes » et d'armes, il contenait les femmes et les enfants... les » TRÉSORS de Jugurtha y étaient enfermés... enfin, le » château, [en retrait sur l'escarpement à pic qui le protégeait, n'avait pas besoin d'être défendu,] et il était » ordinairement vide lorsque les Numides faisaient face » aux assiégeants. »

Pendant ce siège dont les détails sont précis, le *questeur* Sylla arrive sans encombre avec un petit corps de cavalerie. La forteresse prise, non sans peine, « Marius » part pour ses quartiers d'hiver qu'il veut placer à » Constantine. »

Jugurtha qui, depuis la prise de Capsa, n'a plus avec lui de contingents numides, n'a pu intervenir pendant le siège. Il est resté [chez les Gétules, dans le Sahara oriental], impuissant mais non inactif ; il a réussi à entraîner Bocchus en lui promettant *le tiers de la Numidie*. Les contingents maures, réunis aux goums gétules de Jugur-

(1) Chap. XCII à XCIV inclus — XCVII à CII.

tha, ne sont prêts à agir qu'après la prise de la forteresse de Moloka, et « au moment où Marius partait pour aller » prendre ses quartiers d'hiver, ils l'attaquent subitement vers la fin du jour, non pas au cours de son voyage, mais ALORS QU'IL PARTAIT *de la Moloka* ; le » texte latin est formel : « *Marium jam in hiberna PRO-* » *FICISCENTEM invadunt.* » Ce fut donc à l'une des deux premières étapes à partir du camp sous la forteresse, alors qu'encore presque sur le théâtre de leur récente victoire, les Romains, confiants, se gardaient moins bien ; ce qui explique la surprise, le décousu du combat et le désordre du campement, la nuit sur les deux collines d'où ils dominent les bivouacs et les feux « des » *Maures et des Gétules* ; » [il n'y a plus de Numides en ligne contre les Romains, et Salluste *ne nomme plus une seule fois l'ennemi sous ce nom.*]

Le lendemain, aux premières lueurs du jour, les Romains, à leur tour, surprennent l'ennemi et en font un grand carnage.

[La route ainsi dégagée,] Marius reprend son itinéraire VERS LE LITTORAL (*in oppidis maritimis agere decreverat*) [ce qui implique une direction vers le NORD, Nord-Est ou Nord-Ouest.] Cette marche se fait en carré à centre vide [carré Bugeaud] et avec toutes les précautions nécessaires.

« *Enfin, LE QUATRIÈME JOUR, NON LOIN DE KIRTA,...* » dans de vastes plaines, l'ennemi est signalé. » [Quatre jours de marche après le combat du matin, au pied des deux collines,] une deuxième bataille se livre « après » quoi Marius, victorieux, *arrive* à Constantine » [soit, à partir de la Moloka, un minimum de six jours de marche et un maximum de huit à neuf.]

A peine arrivé à Constantine, « *cinq jours après la deuxième bataille,* » il reçoit les députés de Bocchus qui lui demandent l'envoi de deux parlementaires ; Sylla et Manlius sont désignés, mais les pourparlers n'aboutissent pas ; [l'entrevue eut lieu sans doute dans la ban-

lieu de Constantine, près du dernier champ de bataille, car Salluste ne dit rien du voyage des délégués romains.]

Fin de l'an 107 et commencement de 106 av. J.-C. — MISSION DE SYLLA EN MAURITANIE, PRISE DE JUGURTHA. — Marius organise alors ses quartiers d'hiver, puis laissant le commandement à Sylla, il essaie, avec sa cavalerie, une pointe dans « des lieux déserts » pour enlever une *gueloa* isolée (*turris*) où sont réfugiés des transfuges numides; il échoue dans cette entreprise. A son retour à Kirta, mis au courant des négociations engagées en son absence avec Bocchus, il les continue. [*Elles entraînent assez longtemps* puisque] les ambassadeurs du roi maure vont à Rome et en reviennent avec une réponse du Sénat.

A leur retour, Bocchus, [*alors chez lui,*] écrit à Marius de lui envoyer Sylla en plénipotentiaire.

Sylla, accompagné d'une « *escorte* de cavalerie et de » troupes légères, » part de Kirta pour aller *dans la Mauritanie, chez Bocchus.* « APRÈS CINQ JOURS DE MARCHÉ il rencontre Volux, venu au-devant de lui... ce » jour-là et *le lendemain* ils cheminent ensemble dans » la plus parfaite sécurité. » Mais, au camp, le soir de cette *sixième étape*, ils aperçoivent les éclaireurs de Jugurtha. On lève le camp, on fait une marche de nuit, *septième étape*, [forcément courte avec des troupes fatiguées.] Le matin, Jugurtha est en vue à deux milles de là. Après un peu d'émotion et un court repos, on reprend la route et on passe sans obstacle, *huitième étape*, [très courte aussi en raison de la fatigue générale.] Après quoi, *en peu de jours*, [*deux, trois ou quatre étapes*], Sylla arrive à destination, [*soit en tout dix ou douze étapes* dont deux fort courtes.]

Cette fois, les négociations, encore assez longues, aboutissent, et Jugurtha est livré garotté à Sylla qui le fait conduire à Marius. An 106 de J.-C.

Ici se termine le récit que Salluste a consacré à « *la guerre de Jugurtha.* »

II

LA RIVIÈRE DE MOLOKA ET L'OUED MELLAG

Du texte de Salluste que nous venons d'analyser, se dégagent très nettement les faits suivants :

1° *C'est surtout au sud et sud-ouest de la province romaine, c'est-à-dire EN TUNISIE, qu'ont eu lieu les principales campagnes contre Jugurtha : Svitul, Mutul, Ziama, Tala-Ipta, Kapsa. C'est à la limite des Hauts-Plateaux, à portée du Sahara, refuge naturel et traditionnel de tous les insurgés de Berbérie, que Jugurtha a ses villes « boulevards » de son royaume, ses trésors, sa zmla ; c'est dans le Sahara que, battu et en fuite, il va recruter ses derniers contingents et ses rezou gétules ;*

2° *Le point LE PLUS A L'OUEST, nommé par Salluste, est Kirta (Constantine), et nous avons fait déjà ressortir la considération politique qui a amené Metellus et plus tard Marius dans cette ville où résidaient des Italiens, sujets romains ;*

3° *Toutes les expéditions de guerre se font à UNE DISTANCE INFÉRIEURE A DIX JOURS DE MARCHÉ de la frontière romaine, de Vacca, de Sikka, de Laris et de Kirta, donnés explicitement comme lieux de ravitaillement et bases d'opérations ; l'expédition de la Moloka reste dans ces mêmes limites de distance ;*

4° *La forteresse de la Moloka est ainsi vers LA LIMITE SUD DES HAUTS-PLATEAUX, car il faut à Marius de six à neuf jours de marche pour, de ce point, gagner Kirta,*

la première des villes voisines du littoral où il veut installer ses quartiers d'hiver ;

5° *La Mauritanie de Bocchus est située à DIX OU DOUZE JOURS au maximum de Kirta, distance donnée par la durée du voyage de Sylla, envoyé en mission.*

Ces cinq points si nettement établis par Salluste ne permettent pas un seul instant d'admettre l'identification de la Moloka, frontière de Mcipsa avec la Moulouïa actuelle, cette dernière rivière étant située : à 63 étapes ou 1,400 kilomètres de la frontière de l'ancienne province romaine, à 53 étapes ou 1,277 kilomètres de Sikka-Veneria et à 46 étapes ou 1,026 kilomètres de Kirta. Une expédition à de pareilles distances, en un pays inconnu et hostile, n'aurait d'ailleurs pas été possible pour la lourde infanterie romaine (1).

Les étapes que pouvait fournir l'armée de Marius étaient sensiblement les mêmes que les nôtres. Végèce dit que l'étape normale est de 20 milles = 29 kilomètres en cinq heures de marche (2) ; mais, en Afrique, ce chiffre n'a rien d'absolu ; les points d'eau déterminent seuls les gîtes d'étapes et, comme, à cause du climat, on préfère diminuer plutôt qu'allonger la journée de route, on

(1) Avec des moyens d'action bien autrement puissants que ceux de Marius, nous ne nous sommes aventurés à faire l'expédition de Laghouat, à 437 kilomètres d'Alger, qu'après 27 ans de victoires, une occupation complète du pays au Nord, et une bonne base d'opérations à Djelfa, à 112 kilomètres de notre objectif.

Pline, qui est un des auteurs sur qui on s'est appuyé pour l'identification de la Moloka et de la Moulouïa, nous dit d'ailleurs que ce fut seulement sous Claude que les Romains entrèrent en Mauritanie. (Liv. 5, chap. 1^{er}.)

Enfin, si la Moulouïa avait été au temps de Mcipsa la limite entre les Maures et les Numides, les Romains auraient certainement donné, à leurs divisions administratives, les noms de *Numidie Sétifenne*, *Numidie Casarienne*, au lieu de ceux de *Mauritanie Sétifenne* et *Mauritanie Casarienne* qu'ils ont adoptés.

(2) Végèce, liv. 1^{er}, chap. IX.

sera plus près de la vérité en estimant à 25 kilomètres seulement la moyenne générale des étapes.

Or, nous avons vu que, de la forteresse voisine de la Moloka à Kirta, Marius a marché six jours au moins et neuf au plus, il en résulte que cette forteresse est à environ $25 \times 6 = 150$ kil. ou au maximum $25 \times 9 = 225$ kil.

Le problème pour la détermination de la Moloka peut donc être ramené à trouver, *vers le sud des Hauts-Plateaux*, à une distance d'environ 150 à 225 kilomètres de Constantine, une rivière assez importante pour avoir été prise comme limite à un moment donné.

Or, sur les Hauts-Plateaux, à 140 kilomètres à vol d'oiseau de Constantine, nous trouvons deux rivières : à l'Ouest, le Bou-Sellem, une des têtes de l'oued Sahel ; à l'Est, l'oued Melleg, le principal affluent de la Medjerda.

Nous ne nous occuperons pas de la rivière de l'Ouest (1), car nous avons, dans le texte de Salluste, plusieurs indications nous montrant que c'est du côté de la frontière de Tunis qu'il faut chercher la Moloka et la Mauritanie de Bocchus. Ce sont les suivantes, dont quelques-unes ont déjà été signalées plus haut :

1° La marche de retraite de la Zmala et des trésors de Jugurtha, a pour jalon : Svitul, Tala-Ipta, Gafsa et elle reste dans la Numidie orientale ;

2° Après la révolte et le châtement de Vacca, alors que Metellus a ses quartiers d'hiver dans la province romaine, les déserteurs de Jugurtha se sauvent, « les uns » chez les Romains, les autres chez Bocchus, » ce qui semble impliquer une certaine proximité des États de Bocchus ;

(1) L'identification de l'oued Sahel et du Bou-Sellem avec la Moloka a été exposée dans un article du *Mobacher* de 1875. Cette rivière étant, en raison de son volume, une rivière limite et un « oued El-Kebir » a pu être une rivière *sacrée* ou une rivière *royale*, Irzar-Moloka ; cette opinion peut se soutenir.

3° Bocchus, qui n'est pas alors en guerre avec les Romains, engage, avec Metellus, à Kirta, des pourparlers qu'il continue pendant longtemps encore avec Marius, opérant en Tunisie. La non-interruption de ces pourparlers implique une proximité relative ;

4° Aussitôt la chute de Capsa, Jugurtha, en même temps qu'il recrute, organise et discipline les goums de gétules du Sahara, voisins de Gafsa, « corrompt par des » présents et des promesses les officiers de Bocchus, » et il reste en relations suivies avec ce prince ;

5° Dans sa première entrevue avec Sylla, Bocchus dit qu'il n'a fait la guerre « que pour protéger son royaume » dont les Romains ont dévasté certains cantons que lui, » Bocchus, avait jadis conquis sur Jugurtha. » Or, les dévastations des Romains n'ont eu lieu qu'entre Vacca, Gafsa et la banlieue de Constantine ;

6° Lorsque Sylla arrive pour la première fois en Afrique, c'est en qualité de *questeur* qu'il se présente, et ce titre impliquait, pour lui, la gestion et la responsabilité du trésor et des vivres de l'armée, lesquels avaient été placés à Laris sous la garde de Manlius, lors du siège de Capsa. Ils n'en étaient pas sortis, car après son succès, Marius était resté occupé à soumettre les environs de la ville détruite, et il avait dû nécessairement se rapprocher de sa base d'opérations pour ses ravitaillements, que la saison et la nature du pays ne lui permettaient pas d'aller chercher dans le Sahara.

Ce fut donc vraisemblablement de Laris que Marius et Sylla partirent pour la forteresse de la Moloka. *La courte distance* qui séparait ces deux points dans une région encore sous l'impression des victoires des Romains explique bien pourquoi Salluste ne donne aucun détail sur ces voyages de Marius et de Sylla.

Ces considérations empruntées au texte même ne sont

pas les seules qui nous font placer la Moloka à l'est de Constantine.

Le cours d'eau le plus remarquable de cette région et le seul qui traverse entièrement les Hauts-Plateaux dans la direction générale du Sud-Ouest au Nord-Est, est l'oued Melleg, appelée aussi, selon les tribus riveraines, Mileg ou Mellaga. Il prend sa source au pied de l'Aores sous le nom de oued Meskiana, et il est à sept étapes ou 170 kilomètres de Constantine. On remarquera tout d'abord la similitude des noms *Moloca*, *Malaka* chez les Anciens ; *Mellaga*, *Melleg*, *Mileg* chez les Modernes. Cette similitude est même une identité absolue, car en berbère : 1° le *K* et le *G* ne sont que les variétés de prononciation d'une même lettre ; 2° les sons voyelles se modifient avec une extrême facilité suivant les dialectes locaux ; 3° le redoublement d'une consonne médiale n'est autre chose que la caractéristique de la dixième forme marquant *énergie, habitude, continuité*, etc.

Les dénominations constituées par le radical *M L K* sont, encore aujourd'hui, très répandues en Berberie, car ce radical, qui appartient à la fois au libyque, au berbère et à l'arabe, forme de nombreux noms d'une application fréquente et se rattachant tous, par leur sens, à l'une des quatre significations suivantes :

1° *MLK* = *Meleg*, *Malaca*, lieu de rencontre, confluent.

2° *MLK* = *Meleg*, *Melegh*, lieu de la lance.

3° *MLK* = *Malek*, *Amlek*, roi, homme fort.

4° *MLK* = *Molok*, divinité, Punique et Numide.

La multiplicité des noms de lieux formés par ce radical est telle, que l'homophonie, visée plus haut entre la Moloka de Salluste et la Malaca ou oued Melleg des modernes, ne saurait, à elle seule, suffire pour identifier les deux rivières.

Mais à cette homophonie et aux indications fournies par Salluste, nous sommes en mesure d'ajouter encore

d'autres considérations, historiques topographiques ou linguistiques établissant nettement que l'oued Melleg n'est autre chose que la Moloka antique dont le nom s'est transmis jusqu'à nous presque sans altération.

Tout d'abord, et comme point de départ de notre étude, il faut nous rappeler le rôle considérable et prépondérant que Carthage conserva pendant plus de douze siècles en Berberie(1). Punique, Romaine, Vandale ou Byzantine, cette ville fut toujours (elle ou sa voisine Utique) l'objectif, comme le point de départ, de nombreuses expéditions militaires. Toutes ces expéditions eurent pour échiquier le *bassin de la Medjerda* et plus particulièrement les plaines qui bordent son principal affluent, l'oued Melleg.

C'est là, en effet, la route la plus naturelle, la plus directe et la plus facile entre Carthage et la partie du pays des Numides qui touche au massif principal de l'Aores, cet immense camp retranché où, de tout temps, l'indépendance berbère a trouvé un abri et des ressources contre les conquérants étrangers.

Les premiers combats furent livrés dans la vallée de la basse Médjerda lors des guerres des mercenaires ; puis aussi au temps de Scipion, qui remonta l'oued Melleg jusqu'à Naraggara, point resté célèbre par la défaite d'Annibal. Metellus et Marius eurent, sur les bords du Melleg, leurs bases d'opération à Sikka-Veneria et à Laris ; (nous montrerons même plus loin que Marius remonta jusqu'aux sources de cette rivière).

Lors des guerres des Vandales, des Byzantins et des premiers Arabes, ce fut dans ce bassin du Melleg supérieur ou Meskiana (2) et dans les plaines avoisinantes

(1) 509 av. J.-C., premier traité de Carthage avec Rome. 697 ap. J.-C., destruction de Carthage par Hassen ben Dahman.

(2) Nous conservons l'orthographe usitée pour la Meskiana, mais nous estimons que ce nom est une transformation arabe de l'expression berbère Tacift-Mas-Kihana, ou Massa-Kihana, la rivière de la

limites naturelles qui persistent à travers les modifications politiques. Dans les temps modernes, depuis sa source, au pied de la Djafâa de l'Aores, jusqu'à sa sortie de l'Algérie, au confluent de l'oued Horrîr (1), il sépare la confédération des Nememcha, cantonnés sur la rive droite, des Beni-Barbar, des Amamra, Haracta et Hanencha. Les noms de ces groupes ont souvent varié, mais les « habitacles ou domaines géographiques » sont restés bien distincts ; et il n'est pas sans intérêt de remarquer ici que les Nemencha, Zenatiens, chassés en partie de l'Aurès, sont en guerre héréditaire avec tous leurs voisins qui sont des Haouara et des Senhadja, aussi bien à l'Ouest qu'à l'Est où nous rencontrons, en Tunisie, les Hammama, Fraichich et Ouled-bou-Ranem. Dans le Sud, aussi, les Nememcha sont restés en lutte ouverte avec les Ouled-Saoula sahariens, anciens seigneurs du Kef. Par contre, les mêmes Nememcha sont restés du même soff que les Amamra de l'Aurès qui, jadis, firent partie de leur confédération. La forteresse de la Djafaâa, de tout temps, été la citadelle commune de ces deux tribus, représentant les plus en évidence du soff Chergui ou oriental de l'Aores, dit aussi soff zénatien, en raison de ses origines et de son dialecte spécial. Ce soff est le même qui eut pour chefs illustres Jadbass et la Kahena, tandis que le soff des Occidentaux, de races plus mélangées (car il contient les Aourba, Haoura, Senhadja-Masmouda), a eu, comme personnages historiques, Ortheias et Kocila. Le soff occidental est en outre caractérisé par son dialecte spécial qui est la Tamazirt plus ou moins pure, langage des berbères Amasig (2),

(1) La limite historique et traditionnelle de l'Algérie n'est pas l'oued Horrîr, mais bien l'oued Serrat. En consentant à prendre l'oued Horrîr nous avons été victime de notre ignorance du pays et de la diplomatie musulmane. Voir Féraud, *Revue africaine*, « Histoire des Harar, royaume des Hanencha. »

(2) Voir plus loin, à propos des Amazig, gens des Sik, le chap. VI.

dont les diverses races, à différentes époques, et dès la plus haute antiquité, vinrent des plaines de l'Occident chercher un refuge dans la montagne (1) et se heurter contre les Zenatiens, premiers maîtres de l'Aores et du Bellezma.

Il est à remarquer que, dans les luttes que les Zenatiens eurent à soutenir dans l'intérieur du massif Aurasien, ils se concentrèrent plus d'une fois au sud de la djafaâ dans une plaine ondulée qui porte, ainsi que tout le canton de la rivière qui le traverse, ce même nom de *Mellag*, sous la forme peu différente de *Mellagou*. Cette rivière est la branche mère de l'*oued el Arab*, lequel forme, aujourd'hui, la *limite* occidentale des Nememcha jusqu'au Sahara. Il n'est même pas impossible que cette dernière rivière se soit jadis appelée en berbère Irzar ou Tacif Mellagou, car, dans les pays où la géographie n'est pas encore une science, chaque rivière reçoit sur son parcours des dénominations multiples qui varient suivant ceux qui en parlent, sans que l'on puisse toujours bien préciser au juste en quel point et à quelle époque passée telle dénomination convient plutôt que telle autre.

Quoiqu'il en soit, d'ailleurs, l'*oued Mellagou* Aurasien se montre ici comme son homonyme des Hauts-Plateaux avec ce double caractère de « *lieu de rencontre et limite.* »

En ne consultant que les traditions berbères recueillies dans le pays, ces deux rivières reproduisent le nom du maître de la Djafaâ, « *Mellag, seigneur de l'Aores,* » ancêtre ou père de la Kahena.

C'était à coup sûr un personnage fort important car El-Adouani (2) dans ses chroniques le prend comme repère historique. Il nous le montre ensuite épousant la

(1) Comme le fils de Sifaks, voir chap. VII.

(2) Kitab El-Adouani, traduction de Feraud, *Revue archéologique de Constantine*, année 1868, tome XII.

filie du seigneur de Biskra, s'installant avec elle au djebel Doukran (près Tebessa) et venant assiéger Biskra.

La légende des Aurasieus modernes est plus explicite ; elle dit en substance ceci (1) : « Mellag était le père de » la Kahena et *le plus brave d'entre les Berbères* qu'elle » commandait dans la montagne et vers les lacs (2). Il » habitait le plus souvent tout contre le djebel *Guelb* et » un peu à l'Est un point encore connu aujourd'hui sous » le nom d'Henahir-Mellag. De là, ses vigies placées sur » le Guelb, correspondaient par des feux et des signaux » avec les vigies placées sur le djebel Tadinart, voisin » de la djafaâ. Ce fut ainsi qu'il prévint sa fille, alors installée à Bagaï, de l'approche du gouverneur d'Égypte, » Hassen ben Naman ; arrivant ensuite lui-même avec » ses contingents, il assura à sa fille le succès de cette » grande bataille de la Meskiana où, après le combat, » les chevaux des Berbères victorieux ne posaient plus » que sur les cadavres des Arabes vaincus... Dans sa » poursuite la Kahina descendit *le cours de l'oued Mellag*, » délivra le pays habité par son père *Mellag*, puis, » se dirigeant par Tebessa et Heïdra, elle marcha sur » Kairouan où elle acheva de détruire les derniers débris de l'expédition musulmane.... »

Ibn Khaldoun, lui, ne parle pas de ce Mellag ; il donne la Kahina *Dihya* comme fille de Tabet ben Tifan, et il ajoute que d'autres auteurs la nommaient Damia bent Nifak, « la juive, fille du rebelle (3). »

Pour mettre d'accord la filiation si incertaine donnée par Ibn Khaldoun avec la légende Aurasienne reproduite par El-Adouani, faut-il admettre que le père de la Kahina

(1) Légende recueillie par M. le lieutenant Farges, chef du bureau arabe de Khenchela, membre de l'académie d'Hippone, et communiquée par M. Pétiaux, commandant supérieur du cercle de Khenchela.

(2) Les lacs de la plaine des Haracta.

(3) Ibn Khaldoun, *Histoire des Berbères*, t. 3, p. 193. Le second nom est très incertain. On lit : Nikan, Tifan, Nifan, Nifek.

était le seigneur (du pays) du *Mellag*, ou encore que ce nom de *Mellag*, à lui donné, n'est que la reproduction du qualificatif berbère اعليك *aamlík*, « homme brave, » fort et courageux (1). »

Il est difficile de se prononcer.

En tous cas, اعليك *aamlík*, nous ramène certainement au vocable ✕ || □ *Malek*, passé à l'arabe avec le sens de *roi*, mais qui n'est, en réalité, que la troisième forme d'un des radicaux suivants :

✕ || ou : || *leg* ou *legħ* = avoir du cœur, être bon, bienfaisant.

✕ || ou : || *alag* ou *alagh* = lance.

La lance a toujours été, dans les temps primitifs, l'attribut de l'homme fort, du noble, du chef, du roi.

Le mot *MALEK*, *roi*, est moins usité aujourd'hui chez les Berbères que les mots *aguellid* ou *amenoukal*, mais il est resté le radical du nom de plusieurs tribus berbères, absolument pures de tout mélange sémite : *beni Mellikech*, du Djurdjura ; *beni Melkem*, de l'Aores ; *beni Mellika*, de Takitount, et aussi *Imellouken*, des Sel-laoua d'Aïn-Beïda.

Du roi au Dieu, la transition est facile dans l'antiquité ; le Molok punique ou numide fut un héros avant d'être une divinité.

Nous disons le Molok punique ou numide, parce que, malgré la haine qui divisait les Carthaginois et les Berbères, et qui rend difficile l'adoption par ces derniers d'un culte tyrien, il est cependant constaté par des inscriptions romaines (2) et numidiques que *Mellegbaal* était une divinité berbère. Il est même à remarquer que

(1) Ce mot, usité dans le Djurdjura, se trouve écrit ainsi dans une chanson kabyle donnée par le général Hanoteau.

(2) Entre autres, une dédiée à *Melleg-Baalet* trouvée à *El-Kantara*, route de *Biskra*.

L'orthographe transmise par l'inscription romaine est *Melleg*, comme celle le plus communément adoptée aujourd'hui pour le nom de la rivière. De ce rapprochement, doit-on conclure que cette rivière du Mellag porte encore le nom de l'antique divinité berbère? Rien n'impose cette conclusion, mais l'hypothèse est fort admissible, étant donné l'enchaînement et la connexité des divers sens de ce radical *MLK*, étant donné surtout qu'il était naturel de placer sous l'invocation d'une divinité une rivière servant de limite et dont on avait tout intérêt à mettre en relief le caractère sacré. La forme moderne Mallaga, comme la forme latine Muluka (Moulouka) au lieu de se traduire par « royale » se traduirait alors par « de *Melleg* » ou « *divine sacrée*. »

Aux temps puniques, alors que le rivage méditerranéen baignait Utique, la Bagrada couvrait contre les Maures de l'Ouest, le territoire de Carthage et le faubourg de Megara. Polybe nous apprend qu'en ce temps-là la Bagrada se nommait *Makara* (Μακάρα), nom que des savants modernes ont rattaché à *Makar* ou *Melkart*, l'hercule tyrien, faisant aussi de la Bagrada une rivière *sacrée* ou *divine*. Cette dernière explication tombe cependant devant ce fait que le mot *Makara* est berbère, et qu'on le retrouve appliqué à d'autres embouchures de rivière, car ce mot signifie *grand, large*. La rivière de *Makara* n'est autre chose que « la grande rivière, l'oued *El-Kebir*, » l'irzar Amokran, nom général qui, en Afrique, est donné par les paysans indigènes à tous les cours d'eau un peu importants.

Pour justifier cette épithète de *divine* ou *sacrée* attribuée à la Bagrada vers son embouchure, nous préférons nous appuyer sur ce fait que l'emplacement du faubourg de Megara est le même à peu près que celui du village de Moelka ou Mallega qui apparaît dans les récits de la conquête arabe et qui reproduit notre radical *MLK*, radical que nous retrouvons encore une fois entre la Bagrada et le Melleg, près la frontière algérienne, par

6°6' long. Est et 36°21' lat. Nord, comme dénomination d'une montagne dite *djebel Mallega*.

Il est bien étonnant que Salluste, racontant une guerre qui se fait presque toute entière dans le bassin de la Bagrada, ne nomme pas une seule fois cette rivière. Par contre, les trois fois où il parle de la Moloka, il la cite sans explication aucune sur sa situation, comme on le fait d'un endroit bien connu. Ne serait-ce pas là une indice de plus de l'identité de la Moloka avec la Bagrada, qui aurait eu alors ce nom sur tout son parcours, jusqu'à sa source dans l'Aores? (l'oued Melleg formant la branche principale et la branche de Khamissa, haute Medjerda actuelle, n'étant considérée que comme affluent).

On sait qu'à l'époque de l'occupation de la Numidie par les Romains, cette branche de Kamissa avait pris le nom de *Bagrada* (ainsi que cela est constaté par une inscription trouvée à Khemiça, inscription de beaucoup postérieure à la guerre de Jugurtha), et avait gardé ce nom jusqu'à l'embouchure, laissant celui de *Moloka*, *Mallaga*, *Mellag* à la branche sud-est ou aurasienne. Le vocable *Bagrada*, sa variante usuelle *Vagrada* (*oua-agarada*), aussi bien que *Bagarda*, usité au moyen-âge et le moderne, *Megerda*, *Mejerda*, *Medjerda*, ne sont que des modifications dialectiques du mot *Mekara* et se rattachent toutes au radical berbère (1) □ × = EKER, EGER, être grand. Ces noms ont donc en réalité le même sens et signifient tous, appliqués à une rivière : « la rivière grande, » l'oued El-Kebir, l'irzar Amokran. Il devait y avoir partout, dans l'antique Berberie, des

(1) Étant donné le radical □ × = EKER, ÊTRE GRAND ; *Makara* est la 3^e forme ; *Bagrada*, la combinaison des 26^e et 27^e ; *Vagrada* pour *Ouagrada*, la combinaison des 18^e et 27^e ; *Megerda*, la combinaison des 3^e et 27^e. Cette 27^e forme est caractérisée par l'adjonction au radical du suffixe D, et comprend, entre autres dérivés, des qualifications, exemple : *SEM*, poison ; *ASSEMED*, empoisonné. — Voir dans la *Revue africaine* depuis 1882 nos « Essais de linguistique berbère. »

irzar Amokran ou des *irzar Moloka*, comme de *nos jours il y a des Oued El-Kebir*.

Salluste, qui se pique de précision et dont tous les termes sont pesés et recherchés, ne pouvait se contenter d'une dénomination aussi vulgaire, aussi banale et il a désigné *ce grand cours d'eau* par son nom officiel de Moloka.

Or, quelle que soit parmi les significations visées plus haut, celle qu'il convienne d'adopter pour traduire ce nom, toutes font ressortir l'importance de cette rivière et affirment, en quelque sorte, son caractère politique ou religieux.

Reste à expliquer comment cette Moloka ou Melleg, qui paraît couler en plein pays numide puisqu'elle coupe la route de Kirta à Sicca-Veneria, a pu être limite entre les États de Mcispa et ceux du roi Bocchus. L'explication est bien simple et consiste en ce que la Moloka ne formait limite entre les Numides et les Maures que dans la partie supérieure de son cours. Tout semble en effet se réunir pour démontrer que le royaume de Bocchus devait très sensiblement correspondre au pays occupé à titre traditionnel par la confédération des Nememcha, pays qui comprend : la partie orientale du massif de l'Aores, et, sur les Hauts-Plateaux, les parcours situés entre la Meskiana ou l'oued Melleg à l'Ouest et l'oued Serrat à l'Est. Nous verrons la confirmation de ceci plus loin, lorsque nous parlerons des Maures (1).

Cette portion de plaine, possédée par Bocchus, roi d'un clan de montagnards, était, sans doute, un de ces pays qu'il avait conquis sur Jugurtha, et auxquels, à deux reprises différentes, il fait allusion quand, protestant de ses intentions pacifiques, il prétendait n'avoir pris les armes contre les Romains que poussé par la nécessité de défendre ses États ravagés par Marius (2).

(1) Voir plus loin chapitre IV.

(2) Jugurtha, chap. CII et chap. CX.

La Moloka devait, du reste, avoir servi aussi de limite en aval de son confluent avec l'oued Serrat : car, bien que nous n'ayons que des données assez vagues sur ce point, il suffit de regarder une carte pour voir que si on veut partager la Numidie, bordée à l'Ouest par le fleuve Amsaga (1), et à l'Est par la province romaine, la rivière Mellaga ou Moloka semble tout indiquée. Elle donne, en outre, satisfaction à ce passage de Salluste (2) : « Dans » le partage, Jugurtha obtint la partie de la Numidie » voisine de la Mauritanie [qui, pour nous, est la montagne, pays des Nememcha], la plus fertile et la plus » peuplée. L'autre, offrant des avantages plus apparents » que réels, mieux pourvue en ports de mer et en édifices, fut assignée à Adherbal. »

Adherbal a, en effet, les ports de Ras-Sikada, Ubo-Moloka (Hippone royale), Tabraca, et il fait sa capitale de Kirta que Jugurtha ne tarde pas à assiéger et à prendre (3).

Cependant, lorsque Adherbal est tué et que la guerre est imminente avec les Romains, Jugurtha qui, *grâce à la corruption des commissaires Romains*, avait eu, dans le partage, la portion la plus à sa convenance, revient vite au milieu de ses partisans qui étaient « les Numides [orientaux] jusqu'au fleuve Moloka et une grande partie des Gétules (4). » Et, en fait, Jugurtha maintient la guerre presque exclusivement sur la rive droite de cette Moloka tant qu'il opère avec ses contingents numides. Il ne combat dans les plaines de la rive gauche qu'avec le goum de ses alliés, les Maures de Bocchus et les Gétu-

(1) Pline, « Au fleuve Amsaga commence la Numidie. »

(2) Jugurtha, chap. XVI.

(3) Jugurtha, chap. XXI, XXIII, XXVI.

(4) Jugurtha, XIX : « Ainsi lors de la guerre de Jugurtha, une grande partie des Gétules, et les Numides jusqu'au fleuve Moloka, obéissaient à Jugurtha. »

les qu'il est allé recruter dans le Sahara après la perte de Kapsa.

La Moloka paraît, en outre, avoir antérieurement servi de limite entre les Massyliens de Massinissa et les Massessyliens de Sifaks, comme nous le verrons plus loin quand nous étudierons la situation respective de ces deux peuplades.

III

LA FORTERESSE DE LA MOLOKA ET LA DJEFAA DE L'AORES

L'emplacement de la forteresse où Jugurtha vaincu met en sûreté les derniers débris de sa fortune, sans s'y rendre lui-même de sa personne, est simplement indiqué par ces mots : « *non loin de la Moloka.* » Cette expression *haud longe*, suffisante pour l'intelligence d'un récit d'histoire, laisse dans le vague la situation topographique de cette forteresse, car il n'est guère possible de traduire en chiffres la distance représentée par cette indication.

Salluste a bien, il est vrai, employé en d'autres endroits cette expression *haud longe*, mais sans que cela puisse nous fournir des éléments précis.

Ainsi, lorsqu'il raconte (1) la défaite d'Adherbal par Jugurtha, dans un combat livré entre Kirta et la mer, il dit : « *haud longe à mari, prope Certam oppidum.* » A vol d'oiseau il y a 70 kilomètres de la mer à Constantine et 80 par la route. Adherbal, vaincu le matin, gagne à cheval, dans la même journée, Kirta qui ferme ses portes aux cavaliers de Jugurtha poursuivant le fugitif. Mais c'est là un renseignement bien vague : un cheval numide

(1) Jugurtha, chap. XXI.

ou arabe parcourant en un jour plus de 80 kilomètres, surtout en un cas pressant. On peut cependant admettre que le combat eut lieu plus près de Constantine que de la mer « *prope Cirtam oppidum* » et, dans ce cas, il faut donner à l'expression « *haud longe* » une valeur inférieure à 40 kilomètres.

Ailleurs, c'est encore cette même distance maxima qui correspond au *haud longe* de Salluste, quand, au retour de la Moloka, Marius, près d'arriver à Kirta, voit tout à coup, dans une vaste plaine (1) non loin de cette ville, son armée entourée par les goums de Bocchus. Ici encore l'expression correspond bien à une distance d'étape, car après le combat, ou plutôt vers la fin du combat (2), Marius, certain de rester maître du champ de bataille, part, de sa personne au moins, et arrive le jour même à Kirta. Et ce n'est guère, en effet, qu'à une distance de 20 ou 30 kilomètres que commencent les véritables grandes plaines voisines de Constantine.

En dehors de cette indication bien approximative, l'ensemble du récit de Salluste permet toute une série de déductions logiques, qui ramènent à des limites plus précises et mieux circonscrites le territoire sur lequel on doit chercher la forteresse de la Moloka.

Ainsi, nous avons déjà vu plus haut que c'était vraisemblablement vers la limite sud des Hauts-Plateaux que cette forteresse devait se trouver puisque Marius, pour se rendre de là à Kirta, a dû faire de 6 à 9 jours de marche.

Nous pouvons ajouter que, la route de Laris à Kirta ayant été parcourue par les colonnes victorieuses de Metellus et de Marius, tout le pays ainsi traversé ne

(1) Jugurtha, chap. CI: *Haud longe* ab oppido Cirta undique simul speculatores citi esse ostendunt.... Tam speculum horribile campis patentibus.

(2) Jugurtha, chap. CII: *Postea loci consul, haud dubie jam victor pervenit in oppidum Cirtam.*

renfermait plus, dès la prise de Tala-Ipta, de forteresse pouvant servir à abriter les épaves de la fortune de Jugurtha. Il faut donc rejeter et les escarpements du djebel Mellaga et ceux des bords de l'oued Mellag en aval du confluent de la Meskiana.

Après la prise de Kapsa, n'ayant plus ni états ni contingents Numides, réfugié de sa personne chez les Gétules et en pourparlers avec Bocchus, son beau-père, Jugurtha a dû vraisemblablement envoyer chez ce dernier les débris de sa *zmala*. Qui sait même s'il n'a pas chargé des négociations sa femme, la propre fille de Bocchus. Ce n'est pas là une supposition gratuite, quand on tient compte du rôle de la femme chez les Berbères. C'est souvent ainsi que les choses se passent encore de nos jours, où les grands chefs indigènes se font volontiers de leurs multiples alliances matrimoniales des éléments de relations politiques.

Salluste se trompe quand il dit que la fille de Bocchus était fort peu de chose pour Jugurtha qui avait de nombreuses femmes (1). La polygamie n'est pas, chez les Nomades, une simple affaire de sens, c'est, à la fois, une nécessité de leur vie pastorale et, surtout, un moyen d'étendre les relations politiques et sociales, nécessaires à la défense du groupe et à la subsistance des troupeaux. Les filles de grands chefs ont dans la *zmala*, et, presque toujours, vis-à-vis leur époux, un rôle très important. On les consulte en raison de leur valeur intellectuelle et on les ménage en raison du crédit de la famille dont elles sont sorties.

Ce rôle fut probablement celui de la fille de Bocchus, envoyée à son père, de chez les Gétules, avec ce qui avait échappé au sac de Kapsa et avec les présents destinés à gagner l'entourage du roi (2).

(1) Jugurtha, chap. LXXX : *Etiam antea Jugurthæ filia Bocchi nupserat, verum ea necessitudo apud Numidas Maurosque levis, ducitur.... Nulla pro socia obtinet : pariter omnes viles sunt.*

(2) Jugurtha, chap. XCVII : *Proximos ejus donis corrumpit.*

Salluste nous dit bien, du reste, que cette forteresse de la Moloka était *sur le territoire du roi maure*. En effet, après la chute de Tala-Ipta, Bocchus promet son alliance à Jugurtha ; il renouvelle sa promesse après la chute de Kapsa, mais il continue toujours ses pourparlers diplomatiques avec Metellus et avec Marius. Ce n'est qu'après la destruction de la forteresse de la Moloka qu'il entre en lutte avec les Romains, et quand, plus tard, Sylla se rend chez lui en plénipotentiaire, les premiers mots du roi maure, après les formules de politesse, sont ceux-ci : « Je n'ai jamais voulu faire la guerre au peuple romain (1) ; j'ai seulement défendu par les armes mes frontières violées ; j'y renonce puisque vous le voulez. Faites comme vous voudrez la guerre à Jugurtha ; moi, je ne franchirai pas la Moloka qui bornait mes États et ceux de Micipsa et je ne la laisserai plus franchir à Jugurtha. »

En somme, Bocchus donne son excuse : il a repoussé par les armes une incursion des Romains sur ses États et il y joint la promesse de ne plus recevoir Jugurtha dans son royaume.

Ces paroles montrent clairement que la forteresse de la Moloka, au pied de laquelle Bocchus a eu *son premier combat* avec les Romains, était bien sur le territoire du roi maure et non pas sur celui de Jugurtha.

C'est donc sur la rive droite du haut Melleg, et plutôt de la Meskiana, vers les sources de cette rivière et le pied de l'Aurès, qu'il faut chercher cette « haute montagne rocheuse émergeant de la plaine et n'ayant qu'un fort de médiocre grandeur. » La limite extrême de la distance, à laquelle il faut faire ces recherches, est d'environ 40 kilomètres de la rivière, sans d'ailleurs dépasser la frontière occidentale du royaume de Bocchus, c'est-à-dire l'oued Serrat ou les hauteurs entre cette

(1) Jugurtha, chap. CX.

rivière et l'oued Horrir, qui sont des limites naturelles et traditionnelles.

Or, la caractéristique dominante de toutes ces plaines au nord de l'Aurès est précisément la présence de nombreuses montagnes du genre de celle décrite par Salluste : énormes témoins géologiques, dont les murs verticaux et comme bâtis de main d'homme (1), émergent d'une base formée d'éboulis à 45°, recouverts de terre et de végétation et sont le plus souvent terminés par une terrasse horizontale (2).

Entre toutes ces forteresses naturelles, excellentes vigies d'où la vue s'étend à des distances considérables, on peut choisir (3). Deux cependant, en raison de leur notoriété, sont à signaler comme reproduisant bien le type indiqué par Salluste. L'une est la ville de Kalaates-Snam, en Tunisie ; l'autre la Djafaâ de l'Aurès, mais ce ne sont pas les seules.

La première est à 25 kilomètres du confluent de l'oued Serrat et de l'oued Mellag ; nous l'écartons cependant de notre discussion parce qu'elle se trouve trop près de la route de Laris à Tala-Ipta et à Kapsa, et par suite dans une situation qui a dû entraîner sa prise par les Romains, ou sa reddition volontaire avant la chute de Kapsa.

La seconde, la Djafaâ, non loin de Krenchela, est à 27 ou 28 kilomètres S.-O. des sources actuelles de la Mes-

(1) Jugurtha, chap. XCII : Nam omnis natura, velut opere atque consulto præceps.

(2) De là le nom de *ras-es-stah*, pointe (tête) de la terrasse, donné à plusieurs de ces escarpements par les indigènes.

(3) Il ne faut pas attacher à la présence de la source une importance trop grande, étant donné le peu de stabilité de ces sources situées vers le sommet de ces montagnes et alimentées par l'emmagasinement des eaux pluviales reçues par la terrasse supérieure, elles ont toujours un faible débit ; une période de plusieurs années de sécheresse les font disparaître ; il faut alors, quelquefois, plusieurs séries d'années pluvieuses pour les faire renaître. Cette année, 1885, on a vu, ailleurs, reparaître des sources perdues depuis 40 ans.

kiana (Aïn-Dekakane et Ras-Dalla). On y accède par la plaine marécageuse de l'oued Zoui, dont les eaux, sans issue, alimentent en réalité les sources actuelles de la Meskiana qui, jadis peut-être, étaient plus au sud et à la tête de l'oued Zoui (1).

Les escarpements de la Djefaâ sont formidables ; plusieurs sources d'eau vive sont à la disposition des habitants de la table supérieure, à peu près horizontale sur une longueur de 5,400 mètr. et une largeur de 1,000 mètr. au plus. Une ruine berbère, dite *Enchir-Mechoucha*, dessine, un peu en retrait de l'escarpement S.-E., un trapèze irrégulier dont les côtés parallèles, distants d'à peu près 7 mètres, ont : l'un environ 80 mètres, l'autre 45. De tout temps, l'oppidum ou camp retranché de la Djafaâ a été la forteresse de l'indépendance berbère ou l'appanage de la fraction dirigeante du soff oriental de cette région.

La seule objection qui puisse être faite à l'identification de la djefaâ avec la forteresse de la Moloka, est son étendue.

Ces 540 hectares de superficie représentent une surface qui n'est pas en rapport avec l'expression : « *medio-cri castello satis patens* (2). »

C'est là une objection sérieuse ; ce n'était, en effet, ni dans un camp retranché, ni dans une citadelle que Jugurtha, épuisé, avait caché ses trésors ; c'était dans un ouvrage d'une importance beaucoup moins grande. Ce n'est pas une « *djafaâ* » qu'il faut chercher, c'est une simple *gueloa*, un de ces magasins fortifiés, identiques à ceux dont se servent encore les montagnards de l'Aurès quand, pendant les guerres, ou pendant les mi-

(1) L'oued Zoui reproduit le nom de l'ancienne ville romaine VAZAIVI (*oua-zaïoui*) dont la monographie a été donnée dans le Bulletin n° 20 de l'Académie d'Hippone, fascicule 4, par M. le lieutenant Farges, chef du bureau arabe de Khenchela.

(2) Jugurtha, chap. CII.

grations résultant pour eux des nécessités culturelles, ils mettent en sûreté, dans un édifice isolé et naturellement fortifié, ce qu'ils ont de plus précieux.

Une reconnaissance topographique (1) des principales montagnes de la lisière septentrionale de l'Aurès et aussi du Tafrent ou du Gourigueur, donnera certainement une solution meilleure que la Djafaâ. Comme premier point de recherche, nous indiquerons à l'une des têtes de l'oued Zoui, à 8 ou 10 kilomètres du *Ras-Dalla*, source orientale actuelle de la Meskiana, la montagne dite *djebel Tadinart* « LA MONTAGNE DES DINARS. » Ce nom semble contenir, sinon une indication, du moins l'écho lointain de l'existence sur ce point « d'un trésor. » Nous savons en outre que c'est sur cette montagne que, de tout temps, a été établie la vigie qui met en relation, par des signaux ignés, la djafaâ de l'Aurès et le djebel Quelb, située près du passage de la route de Soukahras à Tebessa, sur l'oued Melleg.

IV

DONNÉES ETHNOGRAPHIQUES ET LINGUISTIQUES. — MAURES ET NUMIDES. — MONTAGNARDS ET PASTEURS-SÉDENTAIRES ET NOMADES. — IMOUREN ET N'MIDEN.

Dès que l'on a commencé à connaître l'Algérie, on a été frappé de ce que, de la Tunisie au Maroc, les populations indigènes se trouvaient réparties en deux catégories : les sédentaires et les nomades, les laboureurs et les pasteurs. D'abord, on a cru que cette différence dans

(1) J'ai plusieurs fois parcouru ce pays, mais avec des occupations professionnelles qui ne m'ont pas laissé la faculté de faire ces reconnaissances.

les habitudes des tribus était le résultat d'une dualité ethnologique, et, se fondant sur quelques observations trop superficielles, on a vu, dans les premiers, des *Berbères autochtones*, et, dans les seconds, des Sémites provenant des migrations arabes modernes du VII^e et du XII^e siècle.

Plus tard, on a reconnu que cette classification ne répondait pas à la réalité des faits : Parmi les nomades du Sahara, plusieurs tribus sont de race berbère ; dans le Tell, les pasteurs chaouïa sont également berbères ; enfin, il y a au contraire dans les populations sédentaires des groupes dont l'origine arabe est indiscutable.

Cette division en sédentaires et en nomades n'a donc pas son point de départ dans une question de race, mais elle est la résultante forcée des conditions géographiques, climatériques et sociales au milieu desquelles vivent les agglomérations humaines.

Sur tout le globe, là où une civilisation supérieure n'a pas encore transformé les productions naturelles du sol et les mœurs primitives des sociétés, les grandes plaines sont toujours occupées et parcourues par des populations pastorales et plus ou moins nomades, les montagnes, au contraire, semblent développer chez l'homme les instincts agricoles et les habitudes de vie sédentaire.

Il y a vingt-trois siècles, l'Afrique avait, comme aujourd'hui, ses nomades et ses sédentaires ; c'était les Numides et les Maures, gens de race aryenne, ayant conservé dans leurs traditions nationales (1) le souvenir de l'antique et commune *migration* qui, d'Asie, les avait lancés en Afrique par l'Espagne, migration à laquelle se rattachait leur nom de Berbères (2) ou émigrés.

(1) Salluste, Jugurtha XVII — XVIII.

(2) Le mot BERBER pour lequel on a donné tant d'étymologies fantaisistes, grecques, latines ou arabes est, en berbère, la 11^e forme (réduplication) du radical **□ □** BER, OU ABAR, usité chez les Touareg avec les sens de : *s'échapper en bouillonnant de la marmite, déborder.* —

Celles de ces peuplades qui parcouraient les Hauts-Plateaux avec leurs troupeaux se désignaient elles-mêmes sous le nom général de « Pasteurs », ce qui, en berbère, est : **ⵎⵉⵔ** *Med* (au singulier) et **ⵎⵉⵔⵏ** *Miden* (au pluriel). Ce mot, précédé de la préposition *N*, *eN*, qui signifie : *d'entre, de*, et qui est le préfixe de la 4^e forme, devient au pluriel *N^oMiden* = « d'entre les pasteurs, des pasteurs. »

Quelquefois la désignation se modifiait légèrement et devenait :

N^oOumiden, d'entre les fils des pasteurs ;

Imes-Mouden, fils des pasteurs ou maîtres-pasteurs, seigneurs-pasteurs.

La forme *Noumiden* est celle adoptée par les anciens auteurs grecs ou latins, la forme *Imes-Mouden* est celle reproduite par les écrivains berbères ou arabes, et encore usitée de nos jours pour les dénominations topographiques ou ethniques de la Berberie.

De la Tunisie au Maroc, ce radical *MeD* entre fréquemment dans la constitution des noms de lieu ou de tribu. Nous citerons comme exemple la grande confédération touareg des Aouel-Imiden, les Beni-Maïda de Teniet-el-Haâd, les Oulad-Madi de Miliana, les Oulad-Madhi du Hodna, la ville de Medhia en Tunisie (Turris Annibalis), celle de Médéa ; le djebel Meïda, près du Kef. Puis les Mediona de Tlemcen, les Beni-Madoun du Dahra, Beni-

ⵎⵉⵔⵏ *Ebarbar* a encore aujourd'hui les sens de : *s'éloigner, émigrer, foisonner, sortir*. — Puis, en parlant des astres : *émerger, se lever, scintiller, lancer des rayons*. — En parlant des plantes : *lever, croître, pousser vigoureusement*. — *Être fini, épuisé*, en parlant des saisons. — Ce mot a, parmi ses dérivés, à la 6^e forme,

ⵎⵉⵔⵏ + **ⵜⵉⵔⵉⵔⵉⵏ** *TEBARBAR* *débarquer*. — Les Berbères étaient des *émigrés*, des peuples débordants de leurs pays et lançant des migrations lointaines. (V. *Revue africaine*, 1883, pages 91, 251, 162 et suivantes. Essai d'études linguistiques berbères).

Median (1) de Tiaret, etc., et, enfin, les N'madi ou Nemadi de l'Adrar atlantique.

Le nombre des nations, peuplades ou tribus réparties entre la Syrte et l'Amsaga (Roumel) était considérable ; Pline en compte 516 dont beaucoup sans doute, comme les Massyliens et les Massessyliens, étaient *Numides*, c'est-à-dire *pastorales* et nomades. Mais si beaucoup de peuplades pouvaient se dire Numides, pour elles, *il n'existait point de Numidie*. Cette dénomination est d'invention romaine, elle fut donnée par les conquérants au pays voisin de Carthage, pays dans lequel ils retrouvèrent les Numides qu'ils avaient déjà connus dans leurs guerres d'Italie et d'Espagne.

Nous avons agi d'une façon identique quand nous avons imposé la dénomination de Kabylie au pays du Djurdjura, parce qu'il y avait là des gens que nous connaissions sous le nom de Qbaïls ou Kabytes ; mais de même qu'il existe des groupes kabyles en dehors du Djurdjura, de même, au temps des Romains, il existait des groupes numides en dehors de la Numidie officielle.

Comme opposée à la dénomination de *Pasteurs* ou N'Miden donnée aux peuples des plaines, les Berbères avaient celle de *Mauri*, *Maurusii*, qu'ils appliquaient à tous les montagnards : « La chaîne de montagne qui traverse toute la Maurusie, depuis le cap Côtes jusqu'aux » Syrtes, est habitée par les Maurusii, qui occupent de » même les premières pentes des autres chaînes parallèles à celle-là (2)... »

(1) Ces noms sont rattachés par les Arabes à Medina, ville, mais toutes les Medina ne sont pas d'origine arabe : Procope cite *Μεδηνας* comme retraite de Gelimer. — Ptolémée nous donne les *Μεδηνοι*, etc.

(2) Strabon XVIII, chap. 3. — II. — Ce passage se termine par ces mots : « Mais plus avant dans l'intérieur, la montagne n'est plus » habitée que par les Gétules, la plus puissante des races libyques. » Ce qui revient à dire que le « versant saharien des montagnes sud » des Hauts-Plateaux appartenait aux Gétules sahariens, » ce qui existe encore de nos jours.

Et, en effet, le mot Mauri est en berbère :

□ □ = AMOUR au singulier et | □ □ IMOUREN OU IMRAOUEEN au pluriel ; c'est la 3^e forme de □ = OUR, *montagne*, et le sens est tantôt « *montagnard*, » tantôt « *massif montagneux*. » Ce sens de « *montagnard* » est celui encore usité en Kabylie pour la forme *Imraouen*.

Les variations dialectiques de ce vocable sont d'ailleurs restées comme dénominations ethniques ou topographiques ; citons seulement : les tribus et montagnes des *Amour*, d'Aïn-Sefra ; le djébel *Amour*, d'Aflou ; les Ahl *Amour*, de Biskra, et tous les *Amraoua*, *Amoura*, *Amran*, *Ameur*, el *Amri*, etc., etc., que l'on rencontre sur divers points de la Berberie.

Il y avait jadis de ces *Imouren* ou *Maures* sur toutes les montagnes aussi bien au sud de Carthage qu'au nord et au sud des plateaux occupés par les *N'Miden*.

Strabon nous a dit tout à l'heure que ces Maurusii s'étendaient jusqu'aux Syrtes ; Procope, qui est une autorité irrécusable, car, comme Salluste, il a vu le pays dont il parle, nous dit (1) : « Les Maures tant *les habitants de la Byzacène* que ceux de la *Numidie* » et plus loin (2) le même historien nous parle des Maures de l'Aores.

Justin nous dit, de son côté, que, dès les premiers temps de sa fondation, Carthage dissipa les ligues formées contre elle par les *Maures* et les *Numides* ; or, en ces temps éloignés où les Berbères étaient à l'état sauvage, il est inadmissible que la fondation d'un comptoir phénicien, en face de la Sicile, ait pu, en quoi que ce soit, préoccuper les indigènes habitant à l'ouest de l'Ampsaga, et encore bien moins ceux d'au delà de la

(1) Procope II. — Μαυρουσιοι δε οσοι εν τε Βυζακω και Νυμυδια ωκηγυτο.

(2) Procope II, 9.

Moulaïa identifiée à tort avec la Moloka, limite entre les Maures de Bocchus et les Numides de Mcispa.

Polybe (1), énumérant les peuples de l'*Africa* dans les environs de Carthage, donne quatre groupes : 1° Pœni ; 2° Lybophéniciens ; 3° Afri seu Mauri ; 4° Numidœ.

Enfin, Plutarque (2) en parlant de Bocchus, dans la vie de Marius, le donne comme « roi des *Barbares DU HAUT*, » ce qui revient à « *roi des Berbères de la montagne.* »

C'est donc tout à fait à tort que ce mot « Maure » a été donné comme synonyme absolu d'« occidental, » signification que l'on a appuyée sur le sens et sur l'homophonie du mot punique MAHOURIN, *occidentaux*, et sur les dénominations administratives, données depuis l'an 25 av. J.-C., aux royaumes vassaux et aux provinces romaines situées à l'ouest de l'Ampsaga.

En fait, le gros des *Maures* étant à l'*Occident* et de Carthage, point de départ de la conquête romaine, et de la portion de territoire d'abord soumis sous le nom officiel de Numidie, on s'explique à la fois, et l'appellation administrative de Mauritanie, et la confusion faite par les Romains entre le sens punique et le sens berbère de ces mots homophones.

Mais il ne faut pas oublier que cette dénomination de Mauritanie est de *près d'un siècle* postérieure à la guerre de Jugurtha.

Lors des campagnes de Metellus et de Marius, le mot : *Maure, Amour, Imouren*, n'avait que sa signification berbère de « *montagnard* » et rien ne nous oblige à dire que le roi maure Bocchus avait ses états à l'ouest de ceux de Mcispa ; nous avons au contraire bien des raisons pour les placer au sud-est dans l'Aores oriental.

(1) Polybe XXI.

(2) Plutarque, Vie de Marius X : « Βοχχοῦ ὁ τῶν ἀνω Βαρβαρῶν βασιλεὺς... » Ce que Amyot traduit par « roi de la Numidie supérieure, »

L'identification que nous croyons avoir établie entre la Moloka et l'oued Melleg, si elle était admise, trancherait la question, mais il est d'autres arguments à faire valoir.

Tout d'abord, il n'est peut-être pas sans intérêt de faire remarquer que la forme grecque *Maurusii* antérieure à la forme latine *Mauri*, et d'ailleurs employée concurremment par les auteurs latins (1), pourrait bien avoir été le nom des Aurasien, les premiers montagnards ou *Imouren* qui ont été vraisemblablement connus, soit des Grecs de Cyrène, soit des Grecs de l'armée d'Agathodes qui, après la prise de Thapsus, semble s'être avancé de ce côté (2).

Μαυρυσίος qui a pu se prononcer *Maourysios* est en effet identique avec la 3^e forme du mot *Aoures*, *M'Aouresiin*. Les Aurasien étant des montagnards *Imouren*, on entrevoit la possibilité de la confusion des deux mots et l'origine de ces deux expressions grecques : *Μαυρυσίος* et *Μαυρός*.

D'autre part, Salluste, en nous montrant les montagnards de Bocchus, tantôt rivaux, tantôt alliés des pasteurs de Jugurtha, nous donne des éléments pour établir que ces Maures étaient plutôt au sud qu'à l'ouest de la Numidie, ce qui les place dans l'Aores.

En effet, entre montagnards et nomades de Berberie, les relations d'amitié ou de guerre s'exercent toujours plutôt dans un sens perpendiculaire à la côte que dans un sens parallèle. La raison en est simple, car c'est la

(1) Tite-Live XXIV — 49 « Maurusias Numidas. » Les Maures de Numidie ou les Numides-Maures.

(2) Le premier nom africain cité par les Anciens est celui du roi Navaras qui demande la main de Didon lors de la fondation de Carthage. Or, en rendant au V sa valeur de voyelle, c'est *N'Auras*, *N'Aoures*. — Ce mot n'était pas le nom du prince, mais la désignation de son royaume, ou de son origine, c'était un roi aurasien, un roi de l'Aores « Agucllid N'Aoures » et on l'appela « l'Aurasien. »

conséquence de l'orographie générale du pays et des nécessités de la vie pastorale.

Là, où une culture intensive et perfectionnée ne renouvelle pas les pacages, c'est en se déplaçant que les bergers assurent la subsistance de leurs troupeaux. Les parcours des Hauts-Plateaux sont assez étendus pour que la nourriture ne fasse pas défaut aux animaux, mais à côté de la pâture proprement dite, il y a la question d'abreuvement; il faut que les troupeaux boivent. Or, sur les Hauts-Plateaux algériens, il arrive un moment de l'été où les r'edirs (1) et sources temporaires des parties centrales de la plaine sont desséchés ou épuisés, ce qui a pour effet d'empêcher les parcours dans cette région, bien avant que les pacages ne soient mangés. Que l'on appuie à l'est ou à l'ouest, la situation reste la même, car il est évident que les conditions ne sont en rien modifiées par ce déplacement. C'est seulement en se rapprochant des montagnes, qui, au Nord et au Sud, bordent le « couloir » des Haut-Plateaux, que l'on peut rencontrer les points d'eaux nécessaires.

Lorsque l'absence de pluies en hiver, ou des chaleurs hâtives et exagérées, empêchent le développement normal des herbages et l'alimentation des r'edirs de la plaine, c'est encore à ces montagnes et à leurs forêts que les nomades viennent demander la nourriture de leurs troupeaux.

Mais au Nord, les montagnes du littoral sont, ou détenuées par des laboureurs intéressés à les défendre contre les invasions des nomades, ou couvertes de forêts épaisses, asiles de fauves d'un voisinage mal commode pour les troupeaux. Enfin, le Nord est sans issue; on peut être surpris par un débarquement de troupes

(1) On appelle r'edir des mares formées par l'emmagasinement des eaux de pluie ou de crûes dans des cuvettes rocheuses ou étanches qui constituent de véritables citernes naturelles.

étrangères et, en cas de revers, on risque d'être acculé à la mer.

Du côté du Sud, une partie de ces inconvénients disparaissent ; les labours sont moins étendus et mieux groupés, les forêts sont plus clairsemées, l'orographie des montagnes se prête mieux aux migrations, enfin, derrière ces montagnes, il y a l'immensité du Sahara qui, en toutes circonstances, offre un refuge d'autant plus assuré que l'ennemi des Hauts-Plateaux ou du Nord n'osera pas mettre cette barrière entre lui et ses campements habituels.

Du reste, depuis cinquante-quatre ans que nous faisons la guerre en Algérie, nous savons, par expérience, que la marche offensive de nos colonnes est toujours du Nord au Sud, et l'histoire nous montre, qu'en tous temps, le Sahara a été le dernier asile des vaincus du Tell et des Hauts-Plateaux.

C'est donc, de préférence, vers les massifs du Sud que se porteront les nomades pour y trouver les points d'eau, compléments nécessaires de leurs pâturages. C'est à ces montagnes qu'ils demanderont un abri, soit pour l'emmagasinement des trésors, provisions, produits de razzia, soit pour la mise en sûreté des vieillards, des enfants et des femmes, lorsque le groupe nomade ne sera plus assez fort pour assurer lui-même cette protection en rase campagne ou dans les « refuges » de la plaine.

Puis, par cela même que ces montagnes du Sud sont moins fertiles et moins cultivables que celles du Tell, elles donnent souvent à leurs habitants des habitudes semi-nomades, qui les mettent en relation avec les vrais nomades des Hauts-Plateaux et du Sahara. De là, entre la montagne et la plaine, des besoins et des habitudes de transhumance qui se résolvent, quelquefois en guerres, et, le plus souvent, en alliances entre les montagnards (Maures, Imouren) et les nomades (Numides (1),

(1) Ces relations, les Imouren *d'en bas* les subiraient de force

N'Oumiden). Dans le sud-est de la Berberie, le massif important, celui avec lequel étaient forcément en relation les Numides voisins de Carthage, était le djebel Aores dont l'ensemble s'étend de Gafsa à Biskra.

Nous étions donc fondés plus haut à le donner comme le principal et le premier pays maure connu, comme la partie importante du royaume de Bocchus.

D'autres indices peuvent encore être invoqués à l'appui de cette opinion. Tout d'abord le nom de ce roi Bocchus, qu'il faut prononcer comme les Romains Bocchous est-il véritablement un nom propre? La réponse semble devoir être affirmative, car il y a le berbère ☉ ✕ □ ABEKES, *être souriant, consentant*, qui, chez les Touareg, donne, comme nom propre, la forme Aboukias (1).

Mais d'un autre côté, si nous écrivons en berbère l'expression si souvent répétée de « *rex Bocchus* » nous avons: Amelek B'Okkous ou Aguellid B'Okkous.

□ : ✕ : □ ✕ || □ — ☉ : ✕ : □ ^ || ✕

expression formée :

- 1° Du mot traduisant ROI, *Amelek* ou *Aguellid* ;
- 2° De la préposition B caractéristique du genitif kabyle,

s'ils ne s'y prêtaient pas de bonne grâce, car les premières pentes sont facilement attaquables. Aussi, leurs habitants sont-ils généralement du parti des gens de la plaine, du soff Tahtani, soff Ouadda, soff d'en bas. A ce soff se rattachent ceux des crêtes que la rigueur des hivers, les nécessités de transhumance, les vicissitudes des guerres civiles forcent à chercher aide et secours hors de chez eux. Au contraire, les intransigeants que leur fierté, leur force, leur pauvreté, la disposition du pays, ou toute autre cause, affranchissent des influences extérieures, restent les représentants du soff opposé dit soff *Soufella*, soff *Fouqani*, soff d'en haut. Puis, avec le temps, les intérêts se déplacent, les alliances se modifient et ces dénominations vrais dans leurs origines, ont perdu jusqu'à la trace de leur sens primitif, pour n'être plus que des désignations exclusivement politiques. C'est l'analogie de l'histoire des « Montagnards de 93. »

(1) Hanoteau, grammaire Tamachek, p. 222.

et spécialement employée devant les noms déterminatifs commençants par *OU*;

3° Du mot Okkous (1) ☐:☒: qui signifie *sud*.

Rex Bocchus peut donc être simplement « le roi du sud » ce qui, dans la bouche des Romains maîtres du territoire de Carthage (2), conviendrait en tous points au roi de l'Aores oriental ou du pays des Nememcha.

Or, précisément, au sud de la Numidie, à l'entrée de l'Aores oriental se trouve encore, près Tebessa et chez les Nememcha, un village berbère abrité dans un défilé inaccessible qui lui donne une véritable importance stratégique, et dont le nom est IOKKOUS, « CELUI DU SUD. »

Des ruines berbères, visibles au milieu des ruines romaines, attestent la très haute antiquité de l'occupation de ce point qui vraisemblablement fut abandonné à une époque plus récente pour celui de Teveste; diverses légendes locales, où la superstition joue un grand rôle, semblent en outre montrer que Ioukkous a eu jadis, chez les indigènes, une importance dont le souvenir s'est vaguement conservé.

Nous savons que les Arabes expliquent *Iokkous* par « celui de la coupure », du mot ☉☒ kes, couper, commun à l'arabe et à certains dialectes berbères; la forme de la gorge d'*Iokkous* rend en effet cette explication très plausible. Mais celle que nous indiquons l'est également.

En tous cas, que Rex Bocchus ait signifié: le *roi du sud*, ou le *roi de Iokkous* ou le roi Bocchus (Hilarion, Aimable) ce que nous disons de la situation de son royaume dans le pays des Nememcha reste en entier, comme aussi l'identification des Maures ou Maurusiens avec les montagnards ou Imouren Aurasiens.

(1) C'est la forme 15^e de ☐ As, soleil — comme Akous, être chauffé, être chaud, qui, lui-même, donne à sa 1^{re} forme dérivée ☐☒☐ sikkous (très usuel), chauffer.

(2) Dans le Fezzan on trouve les montagnes d'Akakous, qui peuvent être celles du Sud ou celles des fils de Kousch, Ag-Akous.

V

DONNÉES ETHNOGRAPHIQUES ET LINGUISTIQUES (suite). —
MASSYLIENS ET MASSESYLIENS. — IMES-SOULA ET IMES-
OU-SOULA. — LES SEIGNEURS SOULA. — LES SEIGNEURS
FILS DE SOULA. — LE CLAN DES SOULA. — LE CLAN
DES FILS DE SOULA.

Si, entre pasteurs et montagnards de la Berberie, le courant des relations amicales ou hostiles est d'une façon générale perpendiculaire au littoral, il lui est au contraire parallèle quand il ne s'agit plus que de rapports où des nomades seuls sont intéressés.

Entre ces peuplades mobiles des Hauts-Plateaux, les confédérations, alliances, guerres, incursions ont toutes alors leurs objectifs à l'Est ou à l'Ouest, et l'impression de cette situation est résumée dans les qualifications de *soff Chergui* (soff oriental) et *soff Gherbi* (soff occidental) que prennent les partis aussitôt que la division se met dans un groupe ou une confédération.

C'est certainement dans l'existence de *soff* de ce genre qu'il faut chercher l'explication, et de cette quasi-similitude de nom entre les Massyliens et les Massessyliens, et de cette apparition subite dans l'histoire de ce Sifaks (1), chef d'un *soff Gherbi*, et roi, sans ancêtre, d'un peuple dont le nom disparaît avec lui.

(1) Le nom de Sifaks Σιφακος peut s'expliquer par le berbère de trois façons :

1° *Devastateur, pillard, dévaliseur*, de $\times \text{J} \square$ *Asifak*, piller, dévaster ;

2° *Chasseur de lion*, de $\text{J} \square$ *asaf, asifei*, chasser, chasseur ;

$\square \times$: *asoukas*, lion, panthère ;

3° *Torrent, ravageur*, de $\text{J} \square$ *asif*, rivière, torrent ;

$\square \times$ *akas*, couper, ronger.

Nous avons en Algérie plusieurs exemples de soiff qui ont ainsi pris des désignations ne différant de celle du groupe d'origine que par une simple modification phonétique, ou par l'emploi normal d'un indice de filiation (1).

Chez les Numides, la nation la plus ancienne était celle des Massyliens, que les traditions berbères donnent sous le nom de *Massela* et rattachent à la postérité de *Loua*, c'est-à-dire à la grande race des Loua, Louata ou Lybiens. On est en effet en droit de penser que les Massyliens nomades se mêlèrent dès la plus haute antiquité aux Lybiens autochtones du pays de Carthage, lesquels étaient les *Ifren* (2) ou Ifrien Troglodytes dont le nom, restreint d'abord à la pointe nord-est de la Berberie (Ifrikia), fut plus tard celui de tout le continent africain. Ainsi mis en contact avec la citée phénicienne, les Massyliens ne tardèrent pas à fournir leurs contingents de prisonniers de guerre dans ces immenses convois de captifs que les marchands de Carthage expédiaient à leurs lointains comptoirs sous la despotique autorité de leurs nationaux. Ce fut notamment en Gaule que les Massyliens furent transportés; *Massilia* leur doit son nom, qu'elle a conservé en dépit d'Euxène et des Phocéens (3): les peuplades cisalpinnes des Salyens

(1) Nous citerons: les *Tidjania* dont se détachèrent au commencement du siècle les *Tedjadjna*; les nombreuses tribus quasi similaires.

Ouled-Zekri, — Ouled-ben-Zekri, — Ouled-Fadel, — Ouled-Fedala. Ait-Ahmed, — Ait-ou-Ahmed, Ouled-Ali, — Ouled-ben-Ali (des Isser Ouled-Smir).

Ouled-Chikh, — Ouled-Sidi-Cheikh, — les Mediouna, Beni-Median, Madioun, tous originaires des Mediouna.

(2) Ifrien ou Ifren [] est le pluriel de [] *Afri*, qui signifie caverne, — les Beni-Ifren qui existent toujours sont: « Les fils des cavernes. » Ce mot à la 2^e forme est [] *Aferik* ou *Ifrik*, *cavernier*, *agent de la caverne*. — La forme latine *Afer*, au singulier serait la 3^e forme berbère de *Afri*, avec le même sens de « cavernier. »

(3) En Provence, le Mas est *la propriété*, la métairie, la chose du maître. Comparez aussi dans Nicolas Damascène (frag. 136), la

(Salii), sont sans doute aussi de même origine ; car ce nom de *Massylien* se compose en réalité des deux mots *Mas-et-Sylien*.

Mas, pluriel *Imes* et aussi *Imessen*, est ou une *particule honorifique* ou un *indice de filiation*.

Dans le premier cas il signifie *Seigneur, Maître*, et correspond à l'arabe *Mouley*, et aussi à *Sid, Sidi*, qui entre dans la composition normale d'un grand nombre d'ethniques contemporains.

Dans le second cas *Mas* signifie *filz, clan, descendance de*, et il est identique aux expressions berbères modernes, *Aït, N'aït, ou* et *our* qui entrent aussi comme préformantes dans les ethniques du nord de l'Afrique.

Il est difficile de dire quel est au juste celui des deux sens qu'il convient d'adopter dans le cas actuel. Nous penchons cependant pour le sens de *Maître, Seigneur*, sans repousser d'une façon absolue l'autre sens : car ce que nous avons à dire s'accorde également bien avec chacune de ces deux acceptations.

Le second terme, dans *Mas-Sylien*, est le vocable *Syl...*, qui constitue le nom réel de la tribu. Pour ce mot, il y a plusieurs sens possibles. Tout d'abord, il convient de rappeler que le nom même des Massyliens se présente dans les textes anciens sous les diverses formes suivantes :

Massyli, Mæsuli, Μασσυλοι, Μασσυλεις, ce qui nous permet de faire bon marché du son *I* donné à l'*Y* transcrivant le *OU* latin ou l'upsilon grec.

Et, en effet, dans les inscriptions numidiques ou lybiennes relevées (1), nous retrouvons ces noms sous la

façon dont, chez les Machlyes de Lybie (lisez Massili), les jeunes filles choisissaient leurs époux. C'est à peu de chose près la reproduction de l'épisode de Gyptis et de Protiis.

(1) Halevy, *Études berbères* (n° 5).

forme SOUL, alors que Hérodote et d'autres nous donnent la forme SÉLI.

Quoi qu'il en soit, comme entre *Mas* et *Syl*, il n'y a aucune particule indiquant possession, dépendance ou extraction, nous en concluons que le second nom est un qualificatif du premier.

Dans cet ordre d'idée, voici les sens qui semblent le mieux convenir à des ethniques de nomades :

- || ☐ *Asel, sel*, se venger, rendre la pareille, d'où : *Vengeurs* ;
- || ☐ *Asal, sal*, courir, faire une incursion, d'où : *Coueurs, incursionistes* ;
- || ☐ *Asil*, vaincre, rendre libre, d'où : *Vainqueurs, libérateurs* ;
- || :☐ *Saoual, saoul*, parler, d'où : *Parleurs*.

Tous ces radicaux, sauf le dernier, sont des variantes de la première forme dérivée (préfixe ☐ = S) de || LOUA, peuple dominateur. — On pourrait en indiquer d'autres encore se rattachant aux divers sens de la racine unilitère, || = L, mais ils seraient peut-être moins en situation dans la composition d'un ethnique de nomades.

En nous en tenant aux acceptions indiquées, on voit que les *Mas-Syliens*, ou *Mas-Souliens*, étaient les *Maîtres vengeurs*, — les *Seigneurs rapides, vainqueurs, libérateurs* ; les *Maîtres parleurs*, — ou, si l'on donne au mot *Mas* le sens de *clan* : le *clan des vengeurs*, des incursionnistes, des vainqueurs, des libérateurs ou des parleurs.

Le nom des *Maîtres-Syliens* ou *Souliens* s'est conservé jusqu'à nos jours comme dénomination géographique dans la région qu'ils habitaient, et ailleurs comme ethnique de tribus berbères.

En Tunisie, au sud de l'antique pays de Carthage, tout un pays est dit de *Siliana* : bled *Siliana*, oued *Siliana*,

tell Siliana, etc. — En Algérie, vers l'Est, dans la région d'Aïn-Beïda, nous avons les Berbères *Sellaoua*, puis les *Souahlia* de Philippeville et, dans le Sahara oriental, les *Saoula* du zab Chergui de Biskra (1). Or, ces derniers (qui se disent Arabes) sont bien authentiquement les anciens seigneurs et maîtres de tout le pays du Kef en Tunisie (2).

Sans doute, la particule nobiliaire *Mas* cessa d'être prodiguée à tous les membres du clan des Syliens ou Souliens pendant les périodes romaines ou vandales. Mais quelques familles restèrent en possession de l'influence traditionnelle de la race, et lors des invasions islamiques, le chef de l'une d'elles, un Syli ou *Soula* quelconque fut donné comme ancêtre éponyme de la tribu noble des Ouled-Saoula (3).

Quant au soff numide qui se sépara des Massyliens, sous le nom de Massessyliens, son ethnique, dont nous ignorons l'orthographe berbère, peut être écrit au singulier :

(1) On peut citer aussi les Ag-Sila ou Ksila, Iksilen de Bougie, les N'Siloua ou Nezioua de Dra-el-Mizan, l'oued Bou-Sila dit aussi Bousseila.

(2) Ibn Khaldoun cite cette famille des Ouled-Saoula comme étant celle qui dominait au temps des luttes des Haouara ; mais cette influence remontait à une époque bien plus ancienne, car déjà, en 648, dans une des rencontres qui suivirent la défaite du patrice Grégoire à Svetul (Sbeïtla), le chef des Maghraoua et des Zenata qui est fait prisonnier et envoyé au khalife Otsman se nommait : *Ou-Azemar-ben-Soula*.

(3) Il y eut cependant quelques fractions qui conservèrent cette particule nobiliaire : sans parler de la race des *Massela*, citée par Ibn Khaldoun comme issue de *Loua* (le jeune fils de *Loua* l'ancien, fils de Zeddjik, fils de Madghis), et aussi de la race des *Messelata* rattachée par le même auteur aux Haoura, proches parents des *Imes-Mouden*, issus de *Bernis*, nous trouvons dans l'Est algérien les groupes berbères suivants : 1° la fraction des *Messilia*, des *Beni-Foughal* de la commune mixte de Djidjeli, 540 habitants ; 2° les *Meslia*, *Imeslien* du Ferdjioua, commune mixte de Fedj-Mezala (ou *Messala*), 600 habitants ; 3° les *Messala*, de Philippeville ; 4° les *Massela*, d'El-Arouch ; 5° les *Beni-Mezzelin*, de Guelma.

|| □ □] = *MaS-i Si L* ;
|| □ : □] = *MaS-OU Si L* ;
|| □ □ □] = *MaS-eS-Si L*.

Dans le premier cas ce n'est qu'une simple modification phonétique du mot *Mas-Syl*, modification dont le but a pu être de mettre en relief un des sens du radical *Syl*. Avec cette hypothèse, l'origine commune des *Mas-syliens* et des *Massessyliens* ne s'appuie plus que sur ce fait qu'ils sont les uns et les autres de provenance Numide. Dans les deux autres cas, au contraire, le son intercalé entre *Mas* et *Syl* provient d'un des indices de filiation *OU* ou *S*.

Le mot *OU* est bien connu : les *Imes-ou-Silen*, *Imes-ou-Soula*, *Imes-ou-Sila* sont les *Maitres* (ou *Seigneurs*), *filz des vengeurs* (*vainqueurs*, *libérateurs*, *coureurs*, *parleurs*, etc.), ou encore *le clan des filz des vengeurs*, etc.

Il est à remarquer que de même que nous avons relevé dans des inscriptions berbères l'ethnique *Soul*, de même nous trouvons dans *l'Histoire des Berbères* le nom de *Oucila* qui est celui d'un des ancêtres de la *Kahena* (1), et celui d'une portion des *Djeraoua*, celle des *Ouacela* (2) qui s'est établie près *Milila*, au Maroc, après la dispersion de la tribu mère.

La forme *Mas-Es-Syliens*, avec l'intercalation de la particule *S*, s'analyserait :

□ □ *Mas* = Les Seigneurs ou le clan, les filz ;
□ *Es* = Venant de, d'entre ;
|| □ *Syl* = Les Vengeurs, etc.

(1) Ibn Khaldoun, t. 3, p. 193, traduct. de Slane : « La Kabina-Dhia-bent-Tabeta-ben-Nikan-ben-Mes-Kesri-ben-Afar-ben-Ousila-ben-Gueras... » « Les Djeraoua étaient de la descendance de Gueras-ben-Adidet-ben-Djana. »

(2) Ibn Khaldoun, t. 3, p. 194.

Les ethniques formés d'un radical, précédés de la lettre *S*, indice des noms dérivés de la 1^{re} forme, nous paraissent bien constatés (1). Parmi les tribus berbères ayant ainsi un *S* indicatif, véritable indice de filiation, nous citerons, entre autres, les Sababares à côté des Babares.

Nous avons déjà dit que ces Mas-Sessyliens étaient à l'ouest des Massyliens; il nous reste à préciser l'étendue respective des territoires occupés par chacun de ces deux soff au temps de Massinissa et de Sifaks, c'est-à-dire au moment précis où les deux soff se firent équilibre.

Tite Live nous fournit implicitement, à cet égard, quelques indications qui ne sont pas sans valeur, et qu'il est possible de préciser par l'étude des deux questions suivantes :

- 1^o Situation exacte de Siga, première capitale de Sifaks;
- 2^o Étendue des royaumes berbères d'après les données générales résultant de l'examen des faits historiques et de la constitution des sociétés berbères.

Nous allons examiner ces deux questions.

VI

DONNÉES ETHNOGRAPHIQUES (suite). — LES SIK. — SIGA. SIGUS. — SIKKA VENERIA

Parmi les nombreuses traditions recueillies par Ibn Khaldoun, il en est une d'après laquelle l'ancêtre éponyme des Berbères se serait nommé Mazigh ou Masig (2).

(1) Voir nos essais de linguistique berbère, *Revue Africaine*, année 83, 84, 85.

(2) Le *ġ* arabe n'existe pas dans le berbère primitif; il n'est dans

Le radical de ce nom, et le nom lui-même avec de légères variantes phonétiques, se rencontre dans les géographies d'Hérodote, Strabon et Ptolémée comme aussi dans les inscriptions latines trouvées en Berberie : (*Gentes mazices multas. — Masices regiones montensis. — Ζαμνισς, Zek, Zouik, etc.*).

C'est par ce nom de *Masig* que de nos jours encore on désigne l'homme noble des Touareg qui est, selon les tribus, *amasek, amzeg, amazigh, amachek, amachegh, amajegh, etc.*, c'est-à-dire « homme libre, noble. »

Au féminin, c'est la désignation même de deux des dialectes principaux du berbère, la *tamachek* des Touareg, la Tamazight (ou Tamazirt) de l'Aores.

Dépouillé de la préformante **J** = *M* (indice des dérivés de la troisième forme : ethniques et agents permanents); ce vocable se réduit à *Sik* **ⵎ** **ⵙ**.

Les Berbères Imousag (singulier Amasig) étaient donc *les gens des Sik* (1).

Cette affirmation n'est pas seulement le résultat d'une donnée linguistique, elle est confirmée par une tradition encore vivace chez les Touareg qui prétendent que *les plus anciens et les plus nobles d'entre eux sont originaires d'une ville antique nommée Es-Souk*. Ils en indiquent nettement la situation et M. Duveyrier a pu la repérer sur sa carte (2). Ce n'est pas ici le mot arabe **سوف**, puisqu'il s'agit, en pays berbère, d'un établissement, berceau d'une race berbère existante avant l'invasion des Semites.

le berbère moderne qu'une modification phonétique et dialectique de *R* ou de *G* dur (et surtout de *G* dur). Le **غ** caractéristique de la première personne dans la conjugaison *habyle* est **ف** ou *g* dur en Zenaga.

(1) Chez les Basques, *l'homme* se dit *ouasko*, ce qui peut être: *oui-asko*, celui du *Sik*.

(2) Voir Duveyrier, *les Touareg du Nord*.

Chez ces mêmes Touareg on trouve se rattachant à cette même origine la tribu des *Isak-Amaren*.

Une autre tradition, rapportée par Ibn Khaldoun, nous dit que « chez les Seddoukich le peuple prenait ses chefs » dans la tribu des *Souak* présumés d'origine kétamienne. »

Sous sa forme primitive, ou sous des formes dérivées, ce radical *sik* = $\times \square$ se rencontre à chaque instant dans les dénominations anciennes des peuples ou des localités du bassin méditerranéen et du monde berbère.

Tout d'abord, il constitue presque sans changement le nom de la première capitale de Sifaks : *Siga*; nom qui est le même que celui de la principale ville des Massyliens, *Sikka-Veneria* (le Kef); le même que celui de *Sigus*, chef-lieu du pays des *Segnia* et de l'oued *Seguin* : *Sigus*, qui fut ensuite colonie romaine, évêché, et est aujourd'hui un village français de la grande banlieue de Constantine.

En dehors de ces trois localités qui, par leur situation, rentrent plus directement dans le cadre de notre étude, nous citerons encore :

La *Bizakène* du sud de Carthage; la rivière ou le pays de *Tuska* conquis par Massinissa : *tou-saka* est la 2^e forme de $\times \square$.

Le nom berbère de Philippeville, *Sekikda*, conservé par la tribu voisine « *Arb-Sekikda* » est visiblement pour *Sik-Ikada*, ainsi du reste que le démontre le nom latin du cap de la colonie romaine « *Rus-Ikada*. » Notons que dans les environs, près du Filfla, aux ruines de Benian, est un ruisseau dit encore *Em-Sagui*; c'est la 3^e forme de $\times \square$ et l'homonyme de la rivière qui passait à Sigus et à Constantine, l'*Am-Saga*.

Près de Bougie nous trouvons un cap *Sig-li* et des ruines berbéro-romaines.

Non loin de là, dans le canton de Takitount, on rencontre les Beni-Segoual ou *Isigoualen*, et au fond de la

plaine de la Medjana, au centre de l'antique domaine des Mokrani, existe le *Dra-Siga*.

Dans l'Aores nous avons : les Beni-*Souik*, les Ouled-*En-Siga*; vers Barika, *Segana*.

Plus à l'Ouest dans la région d'Alger, nous relevons : *Sik-ou-Medour*, chez les Amraoua de Tizi-Ouzou; *Sak-Amodi*; *Souake*, près Berouaghia; *Sik-Aout*, près Orléansville et le kef *Siga*, près Teniet-el-Haâd.

Dans la province d'Oran, entre Frenda et Saïda, et près de cette ville, Aïn *Tesegata*; à Tagramant la ruine de *Souik*. Plus près d'Oran la rivière du Sig; puis, enfin, en face Rachgoun, le djebel *Sekan* à côté de Takebrit qui fut la *Siga* carthaginoise appelée *Sigum* dans Skilax, et donnée à tort comme capitale à Sifaks.

Citons encore au Mzab les Beni *Isegen* et, sur le Niger, *Sego*, *Sokoto*, etc.

Ce radical *sik*, et en adoucissant : *sig* signifie « établissement, demeure, enceinte, refuge. » C'est là le sens que ce mot a en celtique; c'est celui que lui donne en berbère l'analyse de ses lettres constitutives.

☐ = S = indice de la 1^{re} forme dérivée : factitif,
 ✕ ou ∙ = EK. EG. = tout, totaliser, aller ensemble,

soit : *faire aller ensemble, grouper* = groupement. C'est aussi le sens qui se déduit de ses dérivés berbères, encore usités dans les différents dialectes :

✕☐ SEK, *marcher en foule et précipitamment*;
 ✕☐+ TSAKA, *maison, demeure* (TISSAKA, dans l'Aores : *maison isolée*);
 ✕☐ ASAKOU, *sac, réceptacle*;
 ∙∙✕ } EZZAGH }
 ✕☐ ESAG } *demeurer, habiter*;
 ✕☐☐ AMASAG }
 ∙∙#☐ } AMAZAK } *réunion de tentes, campement*;
 ✕☐☐+ TEMASAK, *place pour camper*;

- IX□ ASGIN, ASAGIN, *enclos pour bestiaux* (sens propre, *enclavant*);
X□ ASEKKA } *tombeau, cimetièrre* (enceinte ré-
X# AZEKKA } servée);
X□+ TISGI, TISAGA, *forêt* (sans doute *sanc-
tuaire en forêt*).

Le sens du mot *sik*, identique en berbère et en celtique, explique le grand nombre d'ethniques ou de localités dont il forme le radical: *Sik-ani, Sik-uli, Sik-ambri, Seg-obrigii, Seq-uani, Sakæ* (races nomades); *Skythes, Sug-da* (Sogdiane), etc.

Le *sik*, en effet, correspondait tantôt à l'habitation taillée dans le roc des Troglodytes (*secare*), tantôt au gourbi en pierre des Berbères actuels du Dyr (Tsaka), tantôt à l'*Oppidum* gaulois analogue lui-même soit aux enceintes pélasgiques des Grecs, soit aux enceintes sacrées des Indiens. Dans le djebel Chechar, la *Tsaka* est encore « la construction isolée sur un escarpement. »

En réalité, les *Sik* étaient ces immenses refuges, dont parle César, « où des populations entières pouvaient se » retirer avec leurs femmes et leurs troupeaux; vastes » espaces entourés de rochers abrupts et ne présentant » d'accès que d'un seul côté. » Là, où la disposition naturelle des lieux n'était pas suffisamment défensive, des murailles, construites avec de gros-blocs cyclopéens ou d'énormes quartiers de roc, fermaient l'enceinte et garantissaient par des fortifications accessoires les points les plus faibles ou les passages réservés. Au centre était le temple ou sanctuaire représenté soit par une seconde enceinte, soutenant parfois une terrasse destinée aux sacrifices, soit par une construction pouvant être utilisée comme réduit.

On rencontre encore aujourd'hui, en Afrique, les vestiges de ces *Sik* partout où il y a eu de grandes agglomérations berbères. Il en est de très bien conservés dans la province de Constantine; au Bellezma, dans l'Aores;

chez les Oulad Abd-el-Nour, à Aïn-Mechira (1); chez les *Segnia*, près du village de *Sigus*, et, en général, partout où se trouvent des dolmen et des tombeaux mégalithiques.

L'*Asaki* des Lemta nomades, dans la région de l'Atlantique, était un établissement de ce genre; l'emplacement voisin de Fez et appelé *Sakouma* en était un autre; dans ce dernier, au dire d'Ibn Khaldoun, lorsque les Arabes musulmans conquièrent l'Afrique et s'emparèrent de cette installation (2), ils y firent 300,000 prisonniers.

Ce nombre est sans doute très exagéré, mais il montre cependant que ces sortes de *refuges* étaient faits pour abriter autre chose que des combattants. C'est même cette étendue qui doit servir à distinguer le *Sik* de la *Gueloa*, château fort de petite dimension abritant quelquefois des guerriers et le plus souvent un trésor ou un magasin.

Le sens du mot *Sik* est aujourd'hui inconnu des Berbères et plusieurs emplacements de cette espèce ont perdu ce nom qui a été quelquefois remplacé par un équivalent arabe, spécialement par le mot *Djafa* جبة que Freytag traduit « *Agmen et caterva* (3) *hominum* » et que le mot *oppidum* rendrait tout aussi bien, car l'arabe *Djafa* peut être l'altération du berbère *Agfa* اقبه *escarpement* en kabyle.

Parmi les *Sik* dénommés aujourd'hui *Djafa*, nous avons vu déjà la *Djafa* de l'Aores près Khenchela; nous citerons encore celle du Djebel Fortas près Sigus et près d'Aïn-TeMelouka, celle de Dra Meteman près le Dra Siga de la Medjana.

L'affectation spéciale, qu'avait le *Sik* des anciens pas-

(1) En lire la description dans l'*Annuaire de la Société archéologique de Constantine*, 1864. Monographie des Abd-el-Nour, Féraud.

(2) L'an 87 de l'hégire.

(3) La « *Caterva*, » chez les Gaulois, correspondait à 6,000 hommes.

teurs numides, nécessitait la réunion de certaines conditions essentielles, ce qui limitait le choix des emplacements possibles.

Tout d'abord il fallait que cet emplacement fût à proximité des pâturages habituels et très voisin d'un point d'eau permanent et abondant. Son accès devait être facile pour les bestiaux que les bergers pouvaient être forcés de faire rentrer précipitamment. Il était aussi avantageux de dérober le *Sik* à la vue de l'ennemi et, surtout, de se ménager, sur une de ses faces les moins attaquables, une issue bien dissimulée pour les sorties des guerriers et pour la fuite des habitants et des troupeaux. D'un autre côté, il fallait aussi que les abords fussent en terrain découvert, afin d'assurer la surveillance extérieure et les communications par signaux avec les groupes éloignés et les postes avancés, chargés d'éclairer le pays et, au besoin, d'entraîner les rezzou ennemis hors du voisinage du *Sik* et des campements amis.

Il était possible de réunir ces diverses conditions en choisissant l'emplacement des *Sik*, à l'extrémité de la plaine servant de parcours, et contre les premières pentes d'un massif montagneux; sur ces hauteurs on pouvait placer les vigies nécessaires à la sécurité, et le terrain accidenté de la montagne devenait, en cas de désastre, un nouveau refuge pour les vaincus et un obstacle pour l'étranger vainqueur.

C'est là, en effet, la situation qu'occupent toutes les ruines berbères qui sont restées comme les témoins des anciens *Sik*; et chacune d'elles peut être regardée comme l'antique capitale d'un groupe berbère.

Celles du littoral, comme le *Sik-Ikada* et le *Siga de Takebrit*, appartenaient à des fractions dont le rayon d'action et les domaines étaient forcément restreints, car ils étaient limités par une ceinture de montagnes. Ces *Sik* maritimes étaient les propriétés ou les dépendances des Maures (Imouren) voisins, qui ne pouvaient ni conserver ni faire paître leurs troupeaux dans leurs

montagnes trop boisées et infestées de bêtes fauves. Il n'est donc pas rationnel d'admettre que les montagnards, détenteurs de ces Sik du littoral, aient jamais pu jouer un grand rôle dans l'histoire ou aient été, à un moment donné, les chefs d'une confédération de nomades dont Rome et Carthage se disputaient l'alliance.

Ce que nous voyons de nos jours, ce que nous avons trouvé lors de la conquête de l'Algérie, comme aussi ce que nous savons de l'histoire des dynasties berbères, nous montre qu'aucun des groupes du littoral n'a eu d'action sur les Hauts-Plateaux ou dans le Sahara. Les capitales des royaumes berbères, ayant eu une importance réelle, ont toutes été situées à une certaine distance des côtes et dans le voisinage des Hauts-Plateaux. Une notoriété plus bruyante a quelquefois, il est vrai, été l'appanage des ports de la côte; mais, cette notoriété, toute extérieure, tenait à l'intervention des Européens : dans le pays même cette notoriété n'avait ni l'importance ni la valeur de celle des métropoles nationales des royaumes de l'intérieur.

Ibn Khaldoun nous dit (1) que « depuis les temps les » plus anciens... ceux d'entre les Berbères qui jouissent » de la puissance et qui dominent les autres, s'adonnent » à la vie nomade et parcourent avec leurs troupeaux les » pâturages auxquels un court voyage peut les amener... » Les Berbères de la classe pauvre tirent leur subsis- » tance des produits de leurs champs et des bestiaux » qu'ils élèvent chez eux; mais la haute classe, celle qui » vit en nomades, parcourt le pays avec ses chameaux » et, toujours la lance en main, elle s'occupe à multiplier » ses troupeaux et à dévaliser les voyageurs. »

Ce fut, en effet, dans les pays de parcours ou à proximité que s'élevèrent les plus importantes des dynasties

(1) Ibn Khaldoun, *Histoire des Berbères*, t. I, p. 167 de la traduction de Slane.

berbères qui, plus tard, étendirent leur autorité sur le littoral : au contraire, le fait de populations maritimes autochtones étendant leur empire sur l'intérieur de l'Afrique du Nord, n'existe pas ou ne s'est produit que par la coopération de races européennes plus civilisées et en possession de moyens d'actions inconnus dans le pays. C'est là, du reste, une conséquence de la nature accidentée du rivage africain ; en aucun pays les montagnards ne sont de tempérament extensif, partout les conquêtes et les invasions sont l'œuvre des gens de plaine. Les grandes guerres des dynasties berbères, notamment celle des Mérinites et Zianites au XII^e siècle, ne furent possibles que par l'appoint des auxiliaires arabes et nomades.

Il n'est donc pas admissible que, trois siècles avant J.-C., c'est-à-dire à une époque où les Berbères étaient encore presque à l'état sauvage et, par suite, morcelés en de très petites tribus, le chef de clan établi au *Sik* de *Takebrit* ait pu jouer le rôle considérable que l'histoire assigne à *Sifaks*.

Siga-Takebrit n'a jamais été qu'un point d'une importance médiocre. Simple emporium carthaginois avec un très mauvais port, puis colonie romaine et municipé insignifiant, il releva plus tard de l'évêché d'*Artesiga* et son nom disparut de bonne heure pour faire place à celui de *Takebrit*, donné à la petite bourgade bâtie sur cet emplacement et aujourd'hui détruite.

A aucune époque, il n'a pu venir à l'esprit d'un chef de nomades de fixer ainsi sa *zmla* sur les bords de la mer, en plaçant, entre lui et les vastes parcours dont il a besoin pour ses troupeaux, des défilés ou des montagnes, difficilement franchissables en hiver, et, en toutes saisons, remplies de carnassiers.

A défaut même de cette raison péremptoire, les relations peu sympathiques qui existaient normalement entre les Numides et les Carthaginois, étaient de nature à empêcher *Sifaks* de venir s'installer sur une plage

étroite, où, d'un instant à l'autre, il pouvait être surpris et écrasé par le débarquement imprévu d'une armée de mercenaires à la solde de Carthage.

Il est donc logique de laisser à des roitelets *maures* (Iamouren) les Sik de la côte, aussi bien celui de Takebrit que celui d'Ikada (Philippeville) et de chercher à l'intérieur, vers les Hauts-Plateaux, la Siga, capitale du Numide Sifaks.

La multiplicité des points sur lesquels les ruines berbères nous montrent encore des emplacements de *Sik*, rendrait le choix difficile, si nous n'avions pas pour nous guider des indications assez précises données par Tite-Live.

Cet historien nous fixe d'abord sur la région où devait se trouver Siga, car il nous apprend que lorsque le roi des Mas-Sessyliens, séduit par la civilisation carthaginoise, quitta l'établissement primitif (ou *Sig*), berceau de sa famille, pour construire une ville, ce fut sur l'Am-saga, à Kirta, qu'il s'installa. Comme il est vraisemblable qu'il n'a pas été chercher ce point en dehors du pays qu'il habitait, il y a tout lieu de penser que *Siga* était dans le voisinage de *Kirta*.

Cette hypothèse se trouve confirmée par un autre passage de Tite-Live (1), où il est dit que Sifaks, vaincu dans la basse Medjerda, au combat des *grandes plaines*, se réfugie DANS SES ANCIENS ÉTATS. Là, il reste en relations suivies avec son beau-père Asdrubal, recrute une armée et vient offrir le combat à Massinissa et Lælius pas très loin de Kirta, puisque c'est dans cette ville que se précipitent les fuyards Massessyliens, à la suite desquels arrive Massinissa, trainant Sifaks enchaîné et ne précédant que de 24 ou 48 heures la lourde infanterie romaine de Lælius.

Le combat avait donc eu lieu forcément à deux ou trois étapes de Kirta, dans la direction de l'Ifrikia, et

(1) Tite-Live XXX — 5 et 11.

probablement en plaine, car c'est le seul terrain convenant à la cavalerie numide ; ce qui nous conduit à placer le lieu de la dernière défaite de Sifaks entre Sigus et Sidi-Reïs, région qui faisait partie de *ses anciens États* dont nous parle Tite-Live.

Or, ce nom de Sigus est précisément celui de l'ancienne capitale de Sifaks, au temps où ce roi numide, encore à demi-sauvage, avait conservé « l'installation » habituelle de ses pères, et ne songeait pas à offrir comme résidence à son épouse carthaginoise une « Kirta, » c'est-à-dire une ville construite à la façon punique.

Le Sigus du Bou-Merzoug et la Siga de Tite-Live sont identiques, la différence de genre ne signifie rien, car nous remarquons que la Siga de Takebrit, féminin dans Strabon et Pline, était neutre dans Skylax qui écrit *σικρον*.

Sigus du Bou-Merzoug était, en effet, pour la guerre sur les Hauts-Plateaux, une position stratégique dont la valeur ne pouvait échapper à un chef de nomades pasteurs et guerriers. C'est un campement tout indiqué, gardant la tête de quatre ou cinq défilés importants (1) et d'où on peut tenir les immenses et riches plaines qui s'étendent, sans obstacles sérieux, jusqu'à l'Aores au Sud, et jusqu'à l'oued Melleg et au delà à l'Ouest. L'eau y est abondante, les pâturages excellents ; là, il est facile d'assurer la sécurité pour les gens comme pour les troupeaux, car ce large campement est entouré d'une ceinture d'ondulations d'où surgissent, çà et là, d'énormes escarpements isolés, formant des citadelles naturelles pour garder le pays ; tels sont : la Djafaa de l'oued Zenati, le djebel Fortas-R'erbi, le Guerioun, la montagne des Segnia, etc. En avant de cette ceinture de forteresses existe une bande de collines qui, du Medrassen à la chebka des Sellaoua, forme une excellente ligne de défenses et d'embuscades. Enfin, plus à l'Est, et comme

(1) Foum-el-Atig, Teniet-el-Aouissia, Ras-Sigus, Fedj-Sila, Teniet-Bousadia.

un ouvrage détaché, la gigantesque vigie du djebel Sidi-R'eïs qui domine toutes les plaines environnantes.

Sigus, du Bou-Merzoug, n'est pas *un point* comme la Siga de Rachegoun, c'est le chef-lieu naturel de tout un canton ; Sigus avait donné son nom à l'*Amsaga* dont le cours servit longtemps de limite occidentale à la Numidie romaine. (Amsaga $\times \square \square$ est la 3^e forme de $\times \square$ *Sik, Sag*). C'est aujourd'hui le Bou-Merzoug, classé par nous comme affluent du Roumel de Constantine, alors cependant qu'une inscription latine, à la source du Bou-Merzoug, nous donne cette rivière comme tête de l'*Amsaga*. « CAPUT AMSAGÆ (1). »

Si la rivière de Sigus a vu son antique appellation berbère disparaître sous une dénomination arabe, il n'en a pas été de même du nom de la tribu chaouïa fixée dans cette région qui est dite « pays des *Segnia* » ou des *Isegen*, qui s'étend à plus de 40 kilomètres au sud-ouest de Sigus, et où se trouve encore une source et une rivière dites : Ras Seguen et oued Seguen ($|\times \square = S. G. N.$) affluent du Bou-Merzoug.

Tout le pays des *Segnia*, tous les environs de Sigus, sont couverts de ruines et de métropoles berbères : dolmen, menhir, cromlek, etc., s'y comptent encore par milliers, au milieu des ruines romaines qui souvent les masquent ou les couvrent. Car Sigus, après avoir été d'abord un grand *Sik* berbère, fut ensuite une des principales villes romaines de la Numidie, le siège d'un évêché, le chef-lieu de l'exploitation des mines de cuivre « *Metallum Siguense* » situées à Sidi-R'eïs, et la résidence d'une société religieuse ou confrérie, vouée au culte de la victoire (2). Au temps de Procope, Sigus était encore une des trente villes libres de Numidie.

(1) Voir *Revue archéologique* de Constantine, 1868, p. 422, et 1876-1877, p. 547.

(2) *Victoriæ aug. sacr. cultores qui Sigus Consistunt*, *Inscript. rom.*, n° 2470. — Voir sur les tombeaux mégalithiques des environs

Tout à côté était la ville de *Sila*, dont le nom est la reproduction du radical de l'ethnique des Imes-Silen et des Imes-ou-Silen.

Sur la route, qui, des Hauts-Plateaux, mène à Constantine, à la tête de plusieurs défilés, ce territoire de Sigus fut le théâtre de nombreux combats pendant les invasions arabes, et pendant les querelles des dynasties berbères. La ville détruite, le pays resta l'objet des convoitises générales des voisins; et, quand les Turcs, ces spoliateurs éhontés des indigènes, arrivèrent en Algérie, ils convertirent en *Azel*, *Aguedel*, c'est-à-dire en *biens du beylik* toutes les terres arables des environs, et ils donnèrent le reste comme pâturage et parcours à leurs Maghzen des Zmoul, Abd-el-Nour et Berrania.

Aujourd'hui des villages français se sont élevés sur les ruines de Sigus et aux environs, et non loin de là, à El-Guerra, se trouve la bifurcation de la ligne ferrée qui, partant de Constantine, dessert les Hauts-Plateaux dans les directions de Sétif et de Batna, en attendant qu'une troisième ligne se dirige de ce même point sur Aïn-Beïda et Krenchela.

Tous ces détails, en mettant en relief l'importance exceptionnelle de l'emplacement de Sigus, corroborent l'identification que nous avons faite plus haut de cette localité avec *Siga*, première capitale de Sifaks, d'après Tite-Live.

Il y a encore dans cet historien un autre passage qui nous montre bien que le pays des Massessyliens était plutôt dans l'est de la Berberie que dans l'ouest: c'est le passage où il est parlé de la visite faite par Scipion à Sifaks.

Asdrubal, vaincu et chassé d'Espagne, vient de s'embarquer pour retourner à Carthage. Publius Scipion, qui

de Sigus de nombreux et excellents articles signés Faidherbe, Féraud, Charbonneau, Payen, etc., et publiés dans les diverses *Revue*s d'Alger, de Constantine et de Bone.

médite son expédition d'Afrique et qui a déjà gagné Mas-sinissa à la cause romaine, a envoyé Lœlius en Afrique pour détacher Sifaks de l'alliance carthaginoise. Sur la réponse du roi numide, qui ne veut traiter qu'avec lui, Scipion n'hésite pas à « quitter son armée pour venir se mettre à la merci d'un roi barbare » et à s'exposer à être enlevé par les galères d'Asdrubal, ce qui, en effet, a failli lui arriver.

Scipion débarque dans un « *Port-Royal* » d'où il se rend à la Cour de Sifaks.

Ce nom de Port-Royal, donné par Tite-Live, est très vraisemblablement l'équivalent de ce que Strabon (1) appelle *θεολιμενη*, le port des Dieux; ces deux dénominations n'étant, en réalité, que deux traductions différentes du lybico-berbère *Ubo-n'-Molok* « LA BAIE DE MOLOK » (2).

La traduction de Strabon semble ici préférable à celle des Romains, car, à cette époque, Sifaks, roi de nomades et de pasteurs n'avait que faire d'un port et il est probable que cette baie et ville de Molok étaient simplement un territoire neutre ou sacré où les Numides venaient commercer : cette neutralité étant garantie par le patronage de Molok, divinité ayant droit de cité chez les Berbères.

Tite-Live ne nous dit pas le temps employé par Scipion

(1) Strabon, livre XVII, 9, dit : « A 600 stades de Siga on rencontre » un port dit Théalimen, mais plus loin il n'y a plus que des localités obscures. » 100 stades olympiques de 185 mètres, égalent 111 kilomètres; 600 stades de Ptolemée à 222 égalent 133². — Or, il y a, à vol d'oiseau, 120 kilomètres de Sigus à Bône.

(2) Le nom s'est conservé en partie chez les modernes : les indigènes dénomment ce point *Annaba* qui est *En'aba* pour *En Oubou* « celle de la baie. » Les européens disent *Bône* ou *Bóna* qui est le mot oubou privé de sa voyelle initiale et suivi de la particule *N*. Quant aux tolba arabes ils déclarent que *Annaba* est le mot *عنان* qui signifie « jujube, » parce qu'il y a sur ce point (comme ailleurs) beaucoup de jujubiers. La Seybouse, l'Übus des anciens était en réalité la rivière du port de Molok : Irzar Oubou-N'-Molok; peut-être était-ce encore une Malaka. — En tamachek **□** | *Anabai* signifie encore : *échancrure, déchirure, fente*.

pour se rendre de Carthagène en Afrique « par un beau » temps et un léger vent qui lui a permis de voyager à la » voile et à la rame. » Mais nous savons que le retour s'est effectué « en quatre jours avec des vents variables, » le plus souvent très violents qui le portent vers la haute mer (1). » Sans doute un siroco du sud ou sud-est, qui est un vent fréquent sur la côte d'Afrique.

Il est à remarquer que pour aller de Rachgoun (Siga) à Carthagène, il n'y a que 250 kilomètres; soit 24 heures de traversée au maximum, et il n'est pas possible avec des vents ordinaires et à plus forte raison avec « des » vents violents » de mettre quatre jours à franchir cet espace.

D'ailleurs, Tite-Live ne nous dit pas que Scipion *traverse* la mer, mais qu'il navigue *le long des côtes* : C'est bel et bien une *reconnaissance militaire du littoral* que fait Scipion en cette circonstance. Et Asdrubal, lui, ne s'y trompe pas; il voit clairement l'objectif du général romain étudiant le pays où il veut porter la guerre : car, « ce n'était ni par plaisir de voyager, ni par envie de se » *promener le long de rivages pittoresques* qu'un général romain de cette valeur avait abandonné sa nouvelle » conquête et quitté son armée pour aller avec deux » navires en Afrique, dans un pays ennemi fidèle à son » roi (2). »

Asdrubal avait bien vu; peu de temps après, Scipion envoie son lieutenant et compagnon de route Lælius ravager la côte d'Afrique, et le débarquement a lieu précisément à *Hippone*, Hippo-Regius (Ubo-n'-Moloka); ici Tite-Live est formel.

Tous les récits de l'historien romain sont parfaitement

(1) Tite-Live, XXVIII, 47. *Dubiis et plerumque scœvis in alto jactatus ventis die quarto Novæ Carthaginis portum tenuit.*

(2) Tite-Live, XXVIII, 48 : « *Non peregrinabundum neque circa amœnos oras vagantem tantum ducem Romanorum, relicta provincia novæ ditionis, relictus exercitibus duabus navibus in Africam trajecisse.....* »

Intelligibles, clairs et corrects en prenant Siga du Bou Merzoug comme capitale première de Sifaks; en admettant au contraire Siga de Rachgoun tout devient intelligible, obscur et embrouillé, pour quiconque connaît le Nord de l'Afrique et l'esprit de particularisme qui isole les groupes indigènes de l'Ouest de ceux de l'Est.

VII

DE L'ÉTENDUE DES ROYAUMES BERBÈRES

A aucune époque de son histoire, le Nord de l'Afrique n'a réussi à se grouper en une grande nationalité indigène.

Aussi loin que l'on remonte dans le passé, on voit s'agiter, en ce pays, une quantité innombrable de petits peuples, le plus souvent en guerre les uns avec les autres.

Aux listes déjà longues d'Hérodote qui n'a connu que la partie orientale de la Berberie, s'ajoutent les nomenclatures interminables de Pline qui ne cite pas moins de 516 peuples, sujets de Rome, entre les autels des Philènes et l'Amsaga. Ptolémée nous donne ensuite d'autres listes beaucoup plus détaillées encore et où, cependant, nous ne trouvons ni tous les noms qui figurent dans les récits des auteurs, ni tous ceux que nous révèle la lecture des inscriptions romaines découvertes en Afrique.

Cette multiplicité d'ethniques de peuplades ou de tribus se continua avec des apports de noms nouveaux sous les dominations successives des Vandales, des Byzantins, des Arabes, des Berbères et des Turcs. Beaucoup de ces noms disparurent ou furent altérés avec le temps, mais leur nombre reste toujours très considérable.

En effet, si on essaie de débrouiller les chaos des origines berbères on arrive, aussi bien par la linguistique que par l'anthropologie, à cette conclusion que, dans le Nord de l'Afrique, il y a eu jadis, et dès les temps les plus reculés, comme aujourd'hui, plusieurs *racés*, vivant côte à côte et offrant chacune plusieurs variétés de types, lesquels correspondent à de nombreuses variétés dialectiques d'un langage se rattachant à un des plus anciens idiomes du monde.

De nos jours, nous pouvons encore constater, dans un même arrondissement administratif de superficie médiocre, plusieurs peuples que nous regardons comme autochtones ou berbères et qui ont conservé quelques-unes de ces différences qui déjà, quatre siècles avant J.-C., avaient frappé Hérodote.

Cette répartition des indigènes du nord de l'Afrique en une infinité de minuscules peuplades autonomes, n'est pas ici seulement le fait d'une société à demi-barbare, incapable de s'élever à la conception de l'idée d'État ou de nationalité, c'est bien plus encore la résultante forcée des instincts égalitaires et démocratiques des races berbères.

Comme correctif pratique de cette extrême division, apparait le *soff* qui n'est autre chose que la réunion des faibles en société de secours mutuels et en une confédération politique ou guerrière, respectant l'autonomie des groupes, mais assurant à chacun d'eux une force suffisante pour la résistance aussi bien contre les dangers extérieurs que contre les compétitions intérieures.

La sécurité et la prospérité, en laissant une libre action à l'esprit de particularisme si intense chez les races berbères, tendent à désagréger les *soff* et à diminuer le nombre de leurs éléments constitutifs ; au contraire, la guerre, l'insécurité, l'invasion étrangère et toutes les éventualités menaçantes, resserrent les liens unissant les confédérés et attirent au *soff* de nouveaux adhérents.

Mais, en dehors de ces influences temporaires et variables qui modifient l'économie générale d'un soff, il en est d'autres, indépendantes des passions humaines et plus stables, qui tendent toujours à ramener chaque confédération à se mouvoir dans un certain cercle constituant son *domaine géographique normal* ; les limites de ce domaine peuvent parfois manquer de précision et se déplacer de plusieurs kilomètres, mais elles n'en restent pas moins assez bien déterminées par tout un ensemble de conditions géographiques, climatériques, agricoles ou pastorales, qui imposent à tous ceux qui, à tour de rôle, vivent dans cette région les mêmes besoins et les mêmes instincts.

Aussi les domaines géographiques ne disparaissent-ils jamais entièrement et ils persistent, alors même que les révolutions politiques ou sociales ont bouleversé le pays, changé ses habitants, détruit les anciens noms de lieux et modifié la physionomie générale par des groupements artificiels ou des limites administratives arbitrairement établies.

Pour les voir s'accuser nettement et se reformer spontanément, il suffit d'une époque troublée, et chez les Berbères d'un moment de liberté ou de révolte contre la domination étrangère.

Chez les nomades, la dispersion et l'éparpillement inhérents à la vie pastorale élargissent bien le champ d'action du soff, cependant il a son domaine circonscrit dans des limites relativement étroites. C'est que, quelque mobiles que soient les peuples pasteurs, dès que leur niveau social s'est un peu élevé, ils obéissent, eux aussi, à certaines nécessités de la vie civilisée : sur un ou plusieurs points de leurs parcours, il leur faut des silos, des magasins et même presque toujours un lieu fortifié où ils laissent, avec leurs trésors et leurs approvisionnements, les vieillards, les malades, et, en temps de guerre, tous les impedimenta et les non combattants. La conservation de ces établissements impose à leurs

propriétaires la nécessité de se maintenir dans un certain rayon autour de ces points. Chaque groupe a ainsi son centre d'action, et le chef d'un soff, tenu par ses fonctions de donner aide et protection à tous ses clients, ne peut matériellement le faire que pour ceux des centres assez rapprochés les uns des autres pour qu'il puisse, en temps utile, se porter à leur secours ou s'y réfugier avec les siens en cas de revers.

Dans le Tell et les Hauts-Plateaux de la Berberie, admettre qu'un chef de Berbères pasteurs de la basse vallée de la Medjerda soit en même temps celui des pasteurs de la vallée du Roumel, du Cheliff, de la Tafna ou de la Molouïa, c'est ne tenir compte ni de l'état social des tribus, ni des enseignements de l'histoire ; c'est vouloir appliquer à une société primitive et encore à demi-barbare, des données économiques compatibles seulement avec une nationalité constituée et une civilisation perfectionnée.

Et, en effet, en dehors des époques des conquêtes romaines, arabes, berbères, turques ou françaises, nous voyons que, même au moyen âge, pas un des royaumes berbères n'a, d'une façon durable et effective, dépassé comme étendue la superficie actuelle de nos départements algériens. Encore ces royaumes n'ont-ils jamais eu, en fait, qu'une suzeraineté plus nominale que réelle sur les seigneurs locaux devenus, de gré ou de force, les vassaux presque indépendants d'une personnalité en relief ou d'une dynastie populaire.

Les vrais maîtres du pays à toutes les époques ont toujours été ces « chefs locaux, » roitelets (Reguli) au temps des Romains, seigneurs ou émirs au temps des Arabes ou des Berbères, cheikhs héréditaires au temps des Turcs et « grands chefs » aux premiers temps de l'occupation française. Le titre porté par ces chefs locaux n'a, du reste, aucune corrélation avec leur puissance : telle ville comme Tougourt, Ngouça, etc., a eu ses « sultans » ou ses « rois » qui n'étaient que des personnages fort effacés comparés aux hauts et puissants seigneurs

qui, dans l'Est, avaient nom : cheikh El-Arab, cheikh des Hanencha, cheikh de la Medjana, cheikh du Ferdjioua, etc.

N'ouares, Mas-Inissa, Sifaks, (Aquellid) B'Okkous, tous ces chefs à qui l'histoire a décerné le nom de roi, comme à Kocila, la Kahena, Ortheïas, Jabdas, etc., n'étaient, les uns et les autres, que des chefs locaux, chefs de soiff régionaux : quelque chose comme les amin-el-oumena en Kabylie. Leurs royaumes étaient ces domaines géographiques dont nous signalions plus haut la persistance à travers les siècles et les révolutions sociales, et, pour en retrouver l'étendue, il suffit d'interroger l'histoire et de voir dans quelles limites se meuvent les groupes naturels aux époques de liberté ou d'insurrection.

En ce qui concerne les anciens royaumes de Mas-Inissa et de Sifaks, rappelons d'abord que les Numides n'avaient rien à faire dans la zone du littoral occupé par les montagnards sédentaires, Imouren, Maures ou Lybiens, ni dans les villes maritimes de la Méditerranée et des Syrtes, simples comptoirs puniques, ou ports neutres et sacrés comme Hippone et Utique. D'autre part, la grande banlieue de Carthage empiétait sur les territoires des Mas-Syliens, grâce à l'appui salarié de cette agglomération d'étrangers, mercenaires, affranchis, réfugiés et déclassés de tous pays formant cette population connue sous le nom de Lybo-phénicien, population qui au Sud se reliait à celle des Empories.

Sur la rive gauche de la Medjerda, — et bien que Mas-Inissa ait, à un moment donné, réclamé de Carthage le pays de Tsaka (Tuska-Koumirie), — il est fort probable que les Massyliens nomades n'occupaient pas grand'chose en dehors des fertiles plaines de la Dakhela. Le versant Nord du bassin de la Medjerda est, en effet, très étroit, tourmenté et formé de montagnes couvertes d'inextricables fourrés de broussailles ou de forêts de chênes zéen, de lièges, d'oliviers et d'amandiers.

Aussi, sauf la Dakhela précitée, ce n'est guère que sur la rive droite de la Medjerda que se trouvent les cantons convenant aux nomades. Entre cette rivière au Nord et le confluent de l'oued Serrat (ou, si l'on veut, Guelaat-es-Snam) se rencontre une zone de même nature, de fertilité moyenne pour les labours, mais excellente pour l'élevage des chevaux et bêtes à cornes. Ce sont de vastes plaines coupées de montagnes abruptes aux profils pittoresques, souvent assez élevées, mais sans liaison orographique apparente, et émergeant, çà et là, comme d'énormes blocs titaniques ou de gigantesques témoins que couronnent quelques bouquets de genévriers et d'autres arbres résineux. Chacun de ces rocs est une forteresse naturelle et une vigie étendant au loin sa surveillance. Ce sont là les châteaux dont il est si souvent question dans les récits de Salluste. La capitale naturelle de cette région est le Kef, la Sikka-Veneria des Romains et sans doute le Sik ou la Siga des Mas-Syliens.

Plus au sud le pays change : les sources deviennent plus rares, les pâturages sont moins fournis et leurs herbages plus grossiers, plus ligneux et plus aromatiques, surtout sur la rive droite de l'oued Mellag, conviennent mieux aux moutons. Il semble que déjà on sent là l'influence du climat saharien, et, en fait, ce sont les gens du Sud qui occupent cette région dont le centre politique, adossé aux montagnes de l'Aores, est aujourd'hui Tebessa.

Jadis les Massyliens, après avoir été refoulés par les Carthaginois dans la vallée sylienne (oued Siliana), avaient continué à reculer pour fuir le voisinage incommode des établissements puniques. Ces migrations se firent vers l'ouest, car de ce côté seulement ils trouvaient les mêmes plaines, les mêmes herbages et ils n'étaient pas contraints de modifier les conditions d'existence de leurs troupeaux, ce qui est essentiel pour la prospérité du cheptel.

Ce pays des Massyliens, dont il faudrait se garder de

chercher à déterminer les limites d'une façon mathématique, était dans son ensemble celui qui fut occupé, plusieurs siècles plus tard, par les Ouled Saoula Berbères du Kef, qui avaient conservé le nom de la race des seigneurs Souliens (Mas-Syliens) et s'étaient imposés aux Soleim arabes conquérants de l'Ifrikia, comme famille suzeraine dominante et de haute noblesse. Plus tard encore, quand les Saoula vaincus furent rejetés vers le Sud et vers l'Ouest, ils furent remplacés dans ce même pays par les « *libres, les nobles,* » les *Harar*, seigneurs des Hanencha et ce fut dans ce domaine géographique des premiers Mas-Syliens que la puissante confédération des Hanencha évolua longtemps dans sa redoutable indépendance vis-à-vis les souverains de Tunis et de Constantine, jusqu'au jour de la conquête française.

Lorsque les Massyliens, en des temps de prospérité, crurent pouvoir s'éloigner de leur Sik, ils s'étendirent vers l'ouest où les conviait la vue des vastes plaines occupées dans les temps modernes par les Sellaoua et les Haracta. Mais alors la confédération trop étendue, obéissant à son tempérament berbère, se partagea en soff. Les gens de l'Ouest, les Rerbia (ou soff R'erbi), qui se sentaient assez forts pour se soustraire à l'autorité des maîtres de la Sikka (Veneria), se séparèrent de leurs frères et, pour éviter d'être engagés malgré eux en des guerres ruineuses pour leurs troupes, ils cherchèrent vers l'ouest des points de défense et d'occupation et un lieu de refuge, oppidum ou sik.

A hauteur du point où est la moderne Aïn-Beïda, ils se crurent encore trop près pour une installation complète et ils n'occupèrent la montagne que comme poste d'observation avec un château fort: une *gueloa* qui est restée comme dénomination d'un des sommets de cette montagne.

Le point du djebel Sidi-Gheïs fut aussi occupé dans des conditions analogues et ce fut plus à l'occident, non

loin des hauteurs du *Guerioun* et du djebel Fortas, à Sigus même, qu'ils établirent leur quartier général.

Grâce à la sécurité et à la force que leur donna l'occupation de cette position de Sigus dont nous avons, plus haut, fait ressortir la valeur stratégique, les Syliens du soff R'erbi, ou Mas-Sessyliens, acquirent une énorme importance. Leurs domaines s'étendirent à un certain moment sur toute la contrée qui fut plus tard celle de la puissante confédération des Haracta, c'est-à-dire sur le pays entre le Bellezma et la Meskiana. Ils englobaient le territoire actuel des Telaghma, mais ils ne dépassaient guère vers l'ouest la ligne de hauteurs jalonnée par le djebel Zaoui et les collines qui séparent l'oued Seguin du Roumel, collines sur lesquelles étaient leurs vigies extrêmes, car le pays à l'ouest est un pays différent. Quant au côté Est, s'il y a une limite entre les Mas-Sessyliens et les Massiliens, l'oued Melleg ou Malaka fut cette limite, au moins dans les premiers temps de la scission.

Quoi qu'il en soit, vers l'an 213 avant J.-C. les Mas-Sessyliens étaient à l'apogée de leur puissance et leur alliance était recherchée à la fois par les Romains et par les Carthaginois. Mais ils se souciaient fort peu de ces étrangers : obéissant à leur tempérament berbère, ils n'avaient devant eux qu'un objectif : écraser le soff rival. Ce fut avant tout cette question de soff qui inspira Sifaks dans ses relations avec Rome et Carthage et qui lui dicta ses variations. Dès qu'il sait Gula allié des Carthaginois il se jette aussitôt dans le parti des Romains, obtient d'eux la mission militaire du centurion Statorius qui lui organise une armée sur le modèle de la légion : cela ne lui réussit pas, car il est vaincu par le fils de Gula, Massinissa, qui, débarrassé de cet ennemi gênant, passe en Espagne pour guerroyer contre les Romains. Là, les deux soff ne peuvent combattre côte à côte, et, à mesure que Massinissa se détache de Carthage, Sifaks se rapproche et bientôt il scelle son

alliance avec Adherbal en épousant la belle Sophonisbe, jadis promise à Massinissa (206 avant J.-C.). Alors le vieux Sik berbère qui a fait la fortune des Mas-Sessyliens, mais qui n'est qu'un camp et un immense parc à bestiaux ne peut convenir pour recevoir cette nièce d'Asdrubal, cette princesse habituée au luxe raffiné d'une civilisation avancée. Sifaks le comprend, mais il ne peut abandonner l'oppidum de Siga (Sigus) dont le rôle militaire va être plus nécessaire que jamais, car Massinissa, son ennemi, a contre lui un nouveau motif de haine; il ne peut non plus songer à s'éloigner de Carthage, où sa femme lui a créé des relations plus fréquentes. Dans ces conditions, il cherche autour de lui et avise à 29 kilomètres au Nord, dans une des boucles de la rivière de Sigus, l'Am-Saga, une presque île rocheuse que son élévation et ses formidables escarpements rendent imprenable. Là existait un sanctuaire consacré à une antique divinité berbère, Tina, prototype de l'Athène grecque; le lieu se nommait EKES-EN-TINA (1) « *la garde, le sanctuaire, la vigie, la redoute de Tina.* » Sifaks y bâtit un palais et une ville à la façon des civilisés: une véritable *Kirta*, nom punique qui, pendant longtemps, fit oublier le nom berbère de Ekes-en-Tina, jusqu'au jour où un courtisan romain exploita les consonnances de ce vocable pour le transformer en Constantina, et imposer ainsi à la cité le nom d'un des plus ardents persécuteurs des Berbères.

Quoi qu'il en soit d'ailleurs, Sifaks à Kirta ne chercha pas à s'étendre vers l'Ouest. Toutes ses préoccupations

(1) Il y a ici, s'appuyant sur une légende berbère citée dans le *Kitab-el-Adouani*, et sur des circonstances linguistiques ou historiques, une affirmation qui demanderait une plus longue démonstration. On la trouvera dans la seconde partie de notre travail sur les origines berbères. — Quant à la défiguration du nom berbère resté encore aujourd'hui *Ksantina*, et non *Constantina*, elle est analogue à celle signalée à la note de la page 192, à propos de Massa-Kihana, et elle rentre dans un ordre de faits dont il y a de nombreux exemples en Algérie. Nous-même, n'avons-nous pas créé officiellement le village de *Bois-Sacré* sur un lieu dit *Bou-Askeri*, « l'endroit du Soldat. »

restèrent tournées vers l'Est où elles étaient tenues en éveil par Massinissa, Carthage et les Romains.

Le royaume des Mas-Sessyliens s'effondra au moment même de la chute de Syphax. Quand Lœlius et Massinissa entrèrent en maîtres dans Kirta, Vermina prit la fuite avec sa zmla et quelques cavaliers restés fidèles à sa fortune. Hors d'état de tenir la plaine, qu'allaient battre les rezou des Massyliens victorieux, craignant d'être bloqué et pris s'il s'enfermait dans quelque Gueloa, ne voulant s'éloigner ni de Carthage d'où pouvait venir le secours, ni du pays où son soff avait chance de se reconstituer, il alla droit au Sud demander asile aux Imouren occidentaux (Maures) de l'Aores avec lesquels les Mas-Sessyliens étaient en relations de transhumance (Achaba).

Le point qu'il choisit pour abriter les débris de son armée et la population fugitive fut Foum-Ksantina, derrière lequel est la riche plaine de Tahammamt, absolument close par un rempart naturel de rochers d'une défense facile.

On voit encore là les ruines d'une ville berbère : et il est permis de croire qu'elle fut fondée par Vermina fugitif, en souvenir de cette Ksantina du Nord, pour laquelle le nom étranger de Kirta avait été si néfaste.

Divers indices nous autorisent, en effet, à admettre que Vermina et ses descendants, renonçant à la lutte contre Massinissa et ses successeurs, tournèrent leur activité vers l'Aores et furent l'un des groupes constitutifs du soff occidental de l'Aores. Peut-être bien leurs descendants se retrouvent-ils chez les *Beni-Souik* actuels.

Quoi qu'il en ait été d'ailleurs du sort de la postérité de Sifaks, Massinissa ne les poursuivit pas ; il occupa seulement la ligne de l'Amsaga dont il avait apprécié la valeur, et il établit à Kirta le siège de son gouvernement. Ce fut de là que cet homme supérieur, qui aimait et comprenait les avantages de la civilisation, essaya de modifier l'état social de ses sujets, en leur donnant des

habitudes agricoles et sédentaires, susceptibles de les attacher au sol.

L'homme de guerre n'avait cependant pas abdiqué et il continua contre Carthage la lutte commencée; en prenant pied sur le littoral, soit à Tuska (Khroumirie), soit aux Emporie (Enfidas). A sa mort, après un règne de 47 ans, Massinissa avait en main un des plus grands des royaumes berbères qui aient existé en Afrique, car il s'étendait des Syrtes à l'Amsaga, ayant pour limite, au Sud, les Imouren ou Maures de l'Aores, et dominant au Nord les Imouren du littoral. C'était avec le littoral en plus et l'Aores en moins, les mêmes territoires que ceux que devaient dominer plus tard la confédération des Chabia.

Ce royaume était beaucoup trop grand pour un prince berbère; Mcispa, qui avait pris, assez âgé, les rênes du gouvernement et dans des circonstances particulièrement favorables, l'avait compris. Aussi divisa-t-il son royaume entre ses enfants, en tenant compte des groupements géographiques qui devaient persister plus tard et être représentés de la façon suivante :

1° A Adherbal : Sud-est de Constantine ; la *confédération des HARAKTA*, comprenant les Segnia de Sigus, les Sellaoua, débris des Mas-Es-Syliens ou Mas-Syliens, etc.;

2° A Hiempsal : Sud-ouest de Tunis (Carthage); la *confédération des HANENCHA*, avec le Kef (Ouled-Saoula) et Gelaa-Esnam comme place principale;

3° A Jugurtha : Sud de la Tunisie; *confédération des ZLASS, FRICHICH, HAMMAMA*.

C'est sur ce théâtre, dont les points extrêmes sont marqués par Utique, Kirta et Gafsa, que se déroulèrent toutes les guerres de Sifaks, de Massinissa et de Jugurtha; et, quand ce dernier prince, vaincu et chassé des États composant l'héritage de Mcispa, va demander asile et secours aux Gétules du Sahara et aux Maures de l'Aores, Marius pénètre alors sur le territoire de Bocchus,

qui fut plus tard celui d'une quatrième confédération berbère dirigée par les NEMEMCHA, et comprenant tout le soff Chergui ou Zenatien de l'Aores, avec des limites marquées : *au Nord*, par l'oued Mellag ; *à l'Ouest*, par la Meskiana, la Djafaa, le Chelia, l'oued Mellagou ; *au Sud*, par le Chott, et *à l'Est*, par des collines et escarpements qui, de Galaa-Esnam, descendent jusque vers Nefta.

Ces guerres de Jugurtha, bien qu'elles n'aient pas dépassé l'Amsaga vers l'Orient, eurent encore un échiquier considérable, et, pour n'être pas allé sur la Moulouïa, les fantassins romains qui, avec leur lourd équipement, firent ces rudes campagnes, sous le soleil d'Afrique, n'en méritent pas moins l'admiration de la postérité.



ALGER. — TYPOGRAPHIE ADOLPHE JOURDAN.

